

# Le Petit journal illustré

I . Le Petit journal illustré. 1925-04-26.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# LE PETIT JOURNAL

HEBDOMADAIRE - 36<sup>e</sup> Année  
61, rue Lafayette, Paris

**=ILLUSTRE=**

26 Avril 1925. - N° 1792  
PRIX : 30 CENTIMES



LES EMPOISONNEMENTS DE SAINT-GILLES : UNE CONFRONTATION MOUVEMENTÉE



— Du mal à former un cabinet ?  
Allons donc ! 160 députés étaient prêts à se dévouer pour faire partie du ministère !



— Désolant ! Impossible de trouver un appartement, l'en perds la tête !  
— Ignorez-vous qu'il n'y a plus de place non plus dans les asiles de fous...



— C'est gai... ce temps humide a fait sortir des tas d'escargots qui mangent mes salades.  
— Mangez les escargots !



— Je ne te conseille pas d'opérer dans la région de Meaux. La prison n'a que deux gardiens pour une cinquantaine de prisonniers; on est très mal servi.

Conseils du Docteur

L'angine

EN avril, ne te découvre pas d'un fil » Le proverbe a raison; ce mois a des traîtrises et c'est ainsi qu'on observe, à l'heure actuelle, tant de petites gripes légères et surtout des angines qui ne sont d'ailleurs qu'une manifestation de ces gripes.

C'est une tendance qu'on a de considérer l'angine comme une manifestation locale. Le mal n'est pas que dans la gorge, il est partout dans l'organisme; l'angine, si légère soit-elle, est un signe d'intoxication; elle signale l'invasion menaçante d'un microbe. De cela, il découle cette notion que le traitement d'une angine ne doit pas seulement viser l'inflammation de l'arrière-gorge. C'est l'état général qu'il faut modifier. D'ailleurs, l'organisme qui comprend le danger se défend et la réaction fébrile en est une preuve. Il faut l'aider.

Trop de gens se contentent du gargarisme. Ce mode de médicament est totalement illusoire. On se gargarise la bouche, un point c'est tout. Quant à « laver » la gorge, c'est une autre affaire! Pour cela, il faut employer la canule à gorge adaptée au bout du tuyau d'un bock. C'est là le seul moyen pratique de mettre un liquide en contact avec la lésion angineuse. L'atouchement avec une alymétique chargée de coton trempé dans une glycérine médicamenteuse est un procédé qui reste honorable, sans plus.

A mon avis, le seul traitement rationnel de l'angine c'est le grand lavage avec le bock dont je viens de parler et la lutte énergique contre les microbes et leurs toxines qui ont envahi l'organisme. Il faut favoriser l'élimination. Lait et boissons abondantes; tout est là! Je suis convaincu qu'un sujet, porteur d'une angine, qui ne s'occuperait pas de sa gorge et qui limiterait son action à avaler des bols de liquide et de lait, guérirait aussi vite et aussi sûrement que celui qui ne cesse de se badigeonner la gorge avec des médicaments solidifiant modificateurs. Docteur SANGRADO.

NOS GRAVURES

Les empoisonnements de Saint-Gilles

DEPUIS deux mois environ, les habitants de Saint-Gilles, une petite localité située à vingt kilomètres de Nîmes, étaient émus de la mort mystérieuse autant que rapide, d'un certain nombre de personnes du pays. Chaque fois, le décès survenait après une courte maladie, ressemblant à un empoisonnement, et, chaque fois, on pouvait remarquer que le défunt avait eu près de lui une femme, nommée Antoinette Sciéri, âgée de 37 ans, et qui jouissait alentour d'une détestable réputation.

La justice ne tarda pas à être avisée de ces bruits. Une enquête fut ouverte par M. Gony, juge d'instruction à Nîmes, et les présomptions contre celle qu'accusait la rumeur publique se confirmèrent. Sur ces entrefaites, un sixième décès suspect se produisit, celui d'une demoiselle Gonan, âgée, de 75 ans, morte d'une façon aussi énigmatique que les autres.

Arrêtée, la femme Antoinette Sciéri fut conduite à la prison de Nîmes. Pendant son transfert, elle avoua aux gendarmes qu'elle était l'auteur de trois empoisonnements et qu'elle les avait perpétrés en se servant de pyralion, produit à base d'arsenic qu'utilisent couramment les viticulteurs. Pour les autres décès, elle nia en être l'auteur et accusa une autre femme, nommée Rosalie Gire et habitant, comme elle, à Saint-Gilles.

Cette dernière fut arrêtée aussitôt, mais protesta de son innocence. Les deux femmes, amenées dans le cabinet du juge d'instruction, continuèrent à s'accuser mutuellement et cette confrontation, entre deux inculpées également violentes, donna lieu à une scène dramatique, telle que la représente notre page en couleurs et qui eût dégénéré en pugilat sans l'intervention des gendarmes.

Depuis lors, l'instruction se poursuit, de plus

en plus accablante. Les viscères prélevés sur les cadavres exhumés ont été soumis pour examen à M. Tarbouriecs, professeur de toxicologie à la Faculté de Médecine de Montpellier. Par ailleurs, des perquisitions ont été faites au domicile des inculpées et chez les personnes mortes d'une façon suspecte. Une certaine quantité de poison a été découverte dans le grenier de l'habitation occupée par Antoinette Sciéri ainsi que dans la maison de Mlle Gouan, la dernière victime des agissements criminels. Chez Rosalie Gire, on a trouvé des meubles achetés récemment avec de l'argent volé, croit-on. L'enquête continue au milieu de l'émotion bien légitime suscitée dans le pays par cette ténébreuse affaire.

L'hercule n'est pas commode

La foire aux pains d'épice est, chaque année, un but de promenade pour les Parisiens. Cette fois, elle leur offrit un spectacle inattendu et peu banal.

Vexé d'entendre vanter près de lui la force d'un géant monté sur une estrade, un passant, nommé Marcel Simas, voulut prouver à ceux qui l'entouraient, qu'il était plus vigoureux, plus « costaud » que l'hercule en question. Il saisit au hasard un spectateur et le lança au-dessus de la foule. Puis, poussé par une sorte de folie subite, il se mit à distribuer autour de lui les coups de poing.

Tout le monde fut convaincu, mais personne ne se montra satisfait d'une telle preuve. On avertit la police. Huit agents — pas un de moins — survinrent pour mettre le « costaud » à la raison. Ils y parvinrent, mais ce ne fut pas sans peine. Accrochés aux jambes, aux bras, aux épaules de l'hercule amateur, ils durent entamer avec lui une lutte sauvage qui se termina enfin au commissariat de Bel-Air, d'où on envoya cet homme vraiment trop fort au dépôt.

Renseignements militaires Pour la guérison des "gazés"

A mon avis, on ne s'occupe pas encore assez d'eux. C'est pourquoi je tiens à signaler l'initiative prise par le département de la Seine-Inférieure, espérant qu'elle sera imitée partout dans un délai très bref.

Une Commission d'aide aux Gazés avait bien été créée, qui rendit de grands services par l'octroi de subventions et de secours d'argent, et par des soins médicaux. Mais voici mieux.

Un établissement de cure pour maladies des voies respiratoires par suite d'intoxication par les gaz pendant la guerre vient d'être installé aux hospices civils de Rouen.

Cet Inhalatorium est dirigé par des représentants des sociétés de Combattants et Mutilés de l'Office public d'Hygiène sociale et de la Commission d'aide aux Gazés.

Une visite médicale d'admission et un examen radiologique sont obligatoires avant l'admission à l'Inhalatorium. Ces visites sont passées tous les quinze jours et, en cas d'admission, le traitement commence dès la semaine suivante.

Les séances d'inhalation (une heure environ) sont entièrement gratuites aussi bien pour les pensionnés de guerre que pour les non-pensionnés. De plus, la Commission d'aide aux gazés prend à sa charge l'indemnité de déplacement ou de séjour, ainsi que des allocations pour la famille du malade, si ces indemnités ou allocations sont reconnues nécessaires.

Inutile d'insister sur la vertu des inhalations sous pression de vapeurs balsamiques. De tout temps, elles ont donné d'excellents résultats partout, notamment à Tourcoing, à Clermont-Ferrand et au Mont-Dore.

Pour être admis à la visite médicale préalable, une seule formalité est nécessaire : adresser une demande à M. le Président de l'Inhalatorium, Hospice Général, 1, rue de Germont, à Rouen.

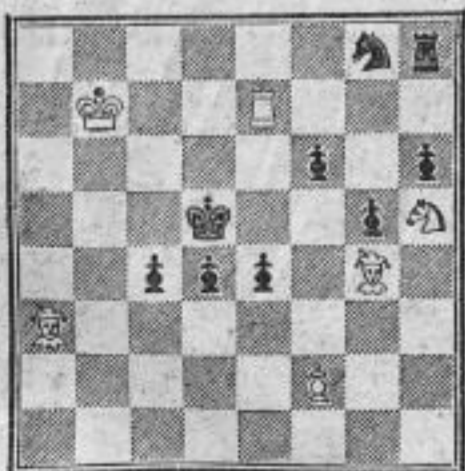
Quand verrons-nous un ou plusieurs établissements de ce genre dans tous nos départements? La situation des gazés est assez intéressante pour qu'on ne les fasse pas attendre longtemps. Georges NORMANDY.

JEUX ET RECREATIONS

ECHECS

328

Problème, par P. H. Williams. B : 6. N : 8.



Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

Solution du n° 301 : Keefe.

1. P-A PD, ad lb.; 2. Mat par D\*, T\*, C\* ou P\*.

327

JEUX D'ESPRIT ET CURIOSITES

Logogriphe, par Théo.

A certain animal, enlevez queue ou tête, Et c'est... son intérieur que vous montré la bête.

329

Charade fantaisiste, par Raoul B.

Mon un, doux prénom féminin ;  
Mon deux, grand poète latin ;  
Mon trois, poète athénien,  
Très ancien,  
Ou bien  
Le mythique ancêtre Ionien ;  
Mon tout : un progrès vers le bien.

330

Anagramme et isophonie, par Clot Hovil.  
Voyez-vous tous ces rangs qui défilent là-bas ?  
Est-ce pour la parade? Est-ce pour les combats?  
Cela me rend rêveur, et mon âme inquiète  
En son intérieur se dit que l'on s'apprête,  
Qu'il faut être attentif à ce XXXXXXXXXX  
Et qu'à notre horizon c'est un XXXXX XXXXXXXX.

330

Curiosité géographique, par P. V.  
Enlever une lettre à chacun des quatre mots :  
Godet, misère, Séville et Euler et trouver les  
noms de quatre rivières françaises dont les  
initiales donnent le nom d'une autre rivière française.

SOLUTIONS

302. La cabane (mots croisés) :

R  
L I S  
C A R A T  
M A M E L O N  
S I M I  
T E I L  
C E R I S E S

303. Anagramme (M. G. Bayeux) : Pétrarque, réadapter.

304. Croix de Malte (mots croisés) :

D	E	C	I	M	E	T	R	E		
C	S	A	R	I	G	U	E	R		
A	S	R	A	S	E	E	S	E		
R	I	S	N	E	E	S	E	S		
A	R	A	N	R	B	A	L	S		
C	O	L	O	N	I	S	A	B	L	E
O	T	E	S	C	R	I	E	N		
L	E	E	M	O	N	N	E	T		
E	R	L	E	K	O	T	S	I		
R	C	O	R	D	I	E	R	R		
D	E	S	S	E	R	R	E	R		

SOLUTIONNISTES

Echecs (301) : J. Hostler, Ralar, Saccone Rinaldo (Lucca), Louis B., Paul Homa, Jules Imhoff, A. J. Mallaud, E. Barbezat, A. Morisson, Arnolfo (Longwy), Dralleh, E. Denavarre, F. Guillot, Florimond Frédéricix (Bruxelles), Emilio Guzman Diaz (Séville).  
Dames (286 et 300, suite) : Etienne Bonnet ; (286) : A. Chanson ; (300) : A. Rouzard, A. J. Lecieux.

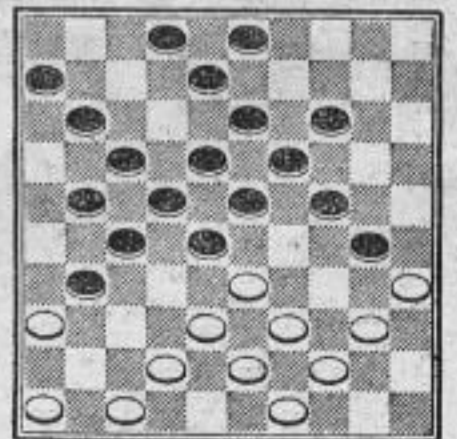
Jeux d'esprit (303 à 304) (3) : J. Hostler, Ralar, Paul Homa, Th. Chevillot, G. Leconte, Agnès, P. Berger, Rosa Lohman, Hélène et Gustave Parrez ; (302 et 303) : Philippe et Geneviève Rybéron ; (303-304) : L. Leroy, A. J. Lecieux ; (302) : H. Prunier ; (304) : G. Lambert, V. Evono, Joséphine Waxweiler, B. A. Ravel (Genève).

DAMES

331

Fantaisie, par Gabriel Dentroux.

B : 12 P. N : 18 P.



Les Blancs jouent et gagnent.

Nota. — Un n° de la Revue : Le Jeu de Dames sera tiré au sort entre tous les solutionnistes de ce problème.

G. CHAPLOT.

# LE FAIT DE LA SEMAINE

Le dernier voyage de Bædeker. — Guides d'hier et d'aujourd'hui.

Voici bientôt revenir le temps où la douceur de l'air nous invite aux déplacements et villégiatures et entraîne la recrudescence de cette épidémie que les neurologistes modernes ont appelée la « bougeotte ».

Or, c'est tout justement cette heure-là que le docteur Friedrich Bædeker, de Leipzig, vient de choisir pour faire le grand voyage, celui dont on ne revient pas.

Chacun sait que le docteur Friedrich Bædeker est cet éditeur allemand qui publia des guides de voyages sur les pays du monde entier... Pareil au chef de gare qui disait aux voyageurs mécontents : « Est-ce que je voyage, moi ? » le docteur Bædeker était fort casanier ; mais il avait, sur tout l'univers, des collaborateurs qui le renseignaient exactement sur les conditions du voyage dans leurs pays respectifs. Chaque guide était ensuite rédigé dans l'officine de Leipzig ; on y mettait le style « Bædeker », c'est-à-dire cette forme bien allemande, froide, sèche, dépourvue de toute grâce et de toute fantaisie. Après quoi, le livre, traduit dans toutes les langues, était répandu dans tous les pays des deux hémisphères.

Or, la formule de Bædeker, si peu attrayante qu'elle soit, est pourtant celle qui inspire aujourd'hui tous les auteurs de guides de voyage. Nous ne demandons pas autre chose à ces sortes d'ouvrages que de l'exactitude, de la netteté, de la précision. A ce point de vue les guides modernes quels qu'ils soient, tant français qu'allemands, ont de quoi nous satisfaire. Mais comme ils ressemblent peu aux guides de nos pères !

Il y a seulement trois quarts de siècle on concevait ces petits livres fort différemment. Les itinéraires qu'on remettait aux voyageurs quand ils prenaient les diligences Laffite et Caillard, sans viser à la littérature, évitaient pourtant cette sécheresse qui caractérise les guides d'aujourd'hui. Les détails pittoresques n'y manquaient pas ; ils faisaient une place à l'histoire des mœurs, aux coutumes spéciales à chaque province.

Il est vrai qu'en ces temps-là les provinces avaient encore leurs mœurs particulières et que toutes les villes n'étaient pas encore calquées sur le modèle de Paris.

Un humoriste de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle nous montre, dans un petit livre charmant, un bon bourgeois de Paris qui, avant de se rendre par la « gallyote » dans cette lointaine banlieue, emplit dans une malle tout son linge et tous ses habits, ses perruques, ses bas, ses souliers, emporte ses pistolets et son couteau de chasse, rédige son testament, fait ses adieux à ses amis, et prend même le soin d'aller, quelques jours avant le départ, faire un stage sur les bateaux des blanchisseuses, afin d'acquiescer le pied marin.

C'est de la satire sans doute, mais qui nous montre pourtant que le moindre voyage était pour nos pères une affaire d'Etat.

Et, sur ce point, les Allemands ne le cédaient guère aux Français. Il y a cent-vingt ans environ, un précurseur de Bædeker, le conseiller Reichard, de Gotha, après avoir beaucoup voyagé, écrivit un « Guide des Voyageurs en Europe ». Or, ce guide, à coup sûr, n'était guère fait pour inviter les gens au voyage.

Le conseiller Reichard estimait, en effet, que, pour bien voyager, il fallait avant tout se familiariser avec toutes les sciences et tous les sports, connaître à fond « l'histoire naturelle, la mécanique, la géographie, l'agriculture, les langues, le dessin, la calligraphie, la sténographie, la natation, la médecine, la musique et les beaux-arts ». Un rien, comme vous voyez... Combien peu de gens voyageraient s'il leur fallait apprendre tout cela avant de se mettre en route !

Mais, outre cette préparation physique et intellectuelle, le voyageur devait encore prendre toutes sortes de précautions matérielles... Je passe sur la rédaction du testament. C'était la formalité préliminaire à chaque déplacement. Mais le conseiller recommandait de se purger à plusieurs reprises, afin d'opposer un appareil digestif en bon état à la cuisine échauffante des auberges... Quant aux bagages nécessaires, je n'en finirais pas s'il fallait les énumérer... On devait emporter jusqu'à son lit et ses draps, et même une peau de cerf qu'il fallait mettre sur les matelas, car elle avait pour effet, paraît-il, d'éloigner les punaises.

On comprend, après tout cela, que nos aïeux n'aient guère eu le goût de voyager pour leur agrément. Le moindre déplacement entraînait pour eux toutes sortes de soucis dont nous sommes aujourd'hui parfaitement dégagés.

Nous pouvons même nous éviter les menus tracassés qu'entraînent l'organisation et la préparation d'un voyage. Des agences s'en chargent pour vous... Et, à ce propos, il n'est point inopportun, je crois, de rappeler que le *Petit Journal* fut le premier à créer, dans la presse, un Service de tourisme. Ce service a aujourd'hui vingt-trois ans d'existence ; il a étudié et réalisé près de cent organisations touristiques différentes, tant en France qu'à l'étranger. Ces organisations, par leurs répétitions continuelles, représentent au moins un millier de voyages, et plus de vingt mille participants.

Avec de telles organisations, avec les guides modernes qui vous mènent à la besogne, vous pouvez, touristes, mes amis, savourer plus que jamais cette « rêverie de voyager » dont parle Chateaubriand, cette rêverie qui vous emplit le cœur et vous vide la tête et vous donne la joie de vivre sans souci.

Ernest LAUT.

A propos des empoisonnements de Saint-Gilles. — Les femmes criminelles.

# A LA FAÇON DES BORGIA

L'AFFAIRE des empoisonnements de Saint-Gilles prend, de jour en jour, une importance plus considérable, non seulement parce que l'enquête révèle des victimes de plus en plus nombreuses, mais aussi parce qu'on reste confondu devant les mystérieux mobiles qui ont fait agir les criminelles.

Certes, l'intention du vol est manifeste. Mais ces vols ont été, en général, si minimes, il était si évident à l'avance qu'ils devaient l'être en raison de la pauvreté des personnes empoisonnées, qu'on en vient tout naturellement à penser : dans ces gestes meurtriers, il y a une forme déconcertante de sadisme. On a tué pour le plaisir de tuer.

Il y a là de quoi s'étonner déjà. Mais combien plus troublante est l'énigme quand on songe que ce sont des femmes qui ont agi ainsi !

Des femmes, c'est-à-dire des êtres de douceur, voire de faiblesse, des êtres émotifs entre tous ! Et pourtant, il faut se rendre à l'évidence. Quand la femme abandonne son tempérament naturel, elle devient plus morbide, plus féroce que l'homme. C'est là une vérité indéniable. Ecoutez plutôt ce que dit M. Jaume, ancien inspecteur principal de la sûreté ! Il a été, toute sa vie, bien placé pour en juger :

« Les crimes commis par les femmes, dit-il dans une étude consacrée à ce sujet, ont toujours un caractère spécial de bizarrerie, de cruauté sauvage ou d'in vraisemblable horreur. Les trois quarts du temps, l'homme tue pour voler. La femme criminelle obéit à des motifs incompréhensibles, et dont on pourrait croire qu'elle ne se rend pas compte elle-même. La femme qui tue, c'est déjà déconcertant. Mais ce qui achève de confondre l'esprit, c'est l'ingéniosité féroce dont font preuve toutes les criminelles, les inutiles raffinements de cruauté qui lui sont familiers et que rien n'explique, ni la passion, ni l'intérêt, ni le besoin d'assurer plus complètement leur impunité »

Pour prouver son assertion, M. Jaume cite ensuite un certain nombre d'affaires dont les détails sont si horribles que je ne peux les reproduire ici.

Puis il conclut :

« Je pourrais, malheureusement pour la réputation d'angélique douceur que les poètes ont faite au beau sexe, allonger cette liste macabre de forfaits féminins. Je me hâte de dire, d'ailleurs, qu'il y a relativement fort peu de femmes criminelles. Mais quand elles s'y mettent, elles déploient une ingéniosité, une ténacité, une clairvoyance extraordinaires. Elles commettent le crime avec cette sorte de verve, si j'ose dire, d'intention qui fait tout prévoir, dont se caractérise le génie organisateur. »

C'est assez bien le cas pour les criminelles

qui nous occupent actuellement. Mais, à leur propos, il convient de faire une seconde remarque :

Quand une femme veut se débarrasser de quelqu'un qui la gêne, l'arme habituelle à laquelle elle recourt est le poison.

Aujourd'hui encore où le revolver est, malheureusement, entré un peu trop dans l'actualité, où le browning ne tremble guère entre des mains féminines, les services de la sûreté n'hésitent pas, en présence d'un empoisonnement mystérieux, à rechercher le coupable parmi les femmes.

Neuf fois sur dix, ils ont raison.

C'est que le poison, précisément, est l'arme des faibles, celle qui demande un peu de présence d'esprit dans la préparation du crime mais ne contraint pas l'assassin à affronter sa victime. Le poison tue de loin, hors de la présence du criminel. Il agit sans geste violent, sans lutte, avec la froide indifférence d'une force de la nature. Un coup de pouce, et tout est déclenché.

Comment la femme criminelle ne serait-elle pas tentée d'y recourir ?

Enfin, le poison avait autrefois un autre avantage : il ne révélait pas la coupable, il ne se révélait pas lui-même.

De nos jours, il n'en est plus ainsi. La médecine légale et la science toxicologique ont fait de tels progrès que la plus petite trace de poison se découvre dans le corps humain. Au temps jadis, la plupart des crimes de ce genre restaient impunis. On pensait se trouver en présence d'une mort naturelle, un peu plus imprévue seulement que les autres.

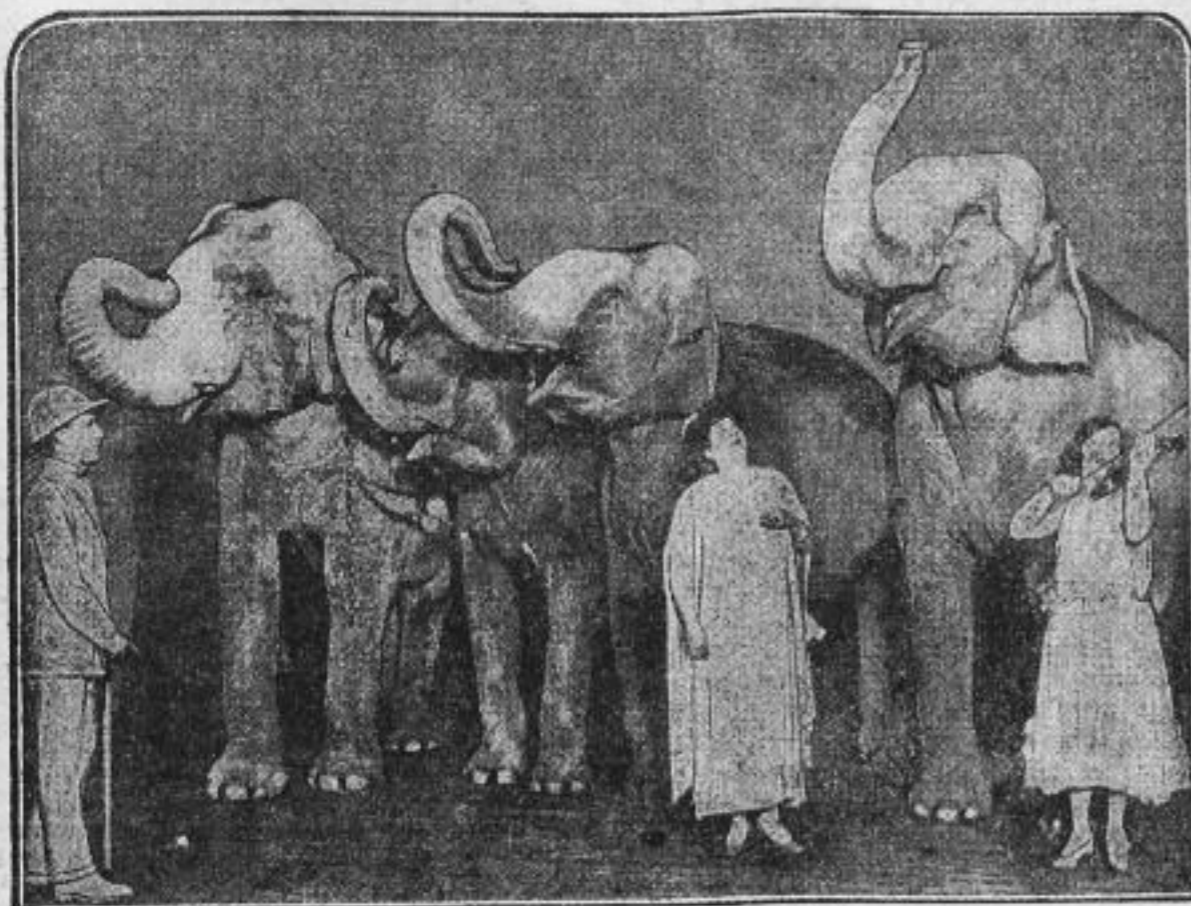
C'est pourquoi, jadis, il y eut tant d'empoisonneuses.

Sans remonter jusqu'à l'époque funeste des Borgia, en Italie, et de la Renaissance chez nous, faut-il rappeler le nom de La Brinvilliers qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, fut, par excellence, l'empoisonneuse dilettante, tuant sans raison ses parents, ses amis et, sous l'apparence d'une bonne dame de charité, allant empoisonner les pauvres dans leurs mansardes ? Faut-il rappeler le sinistre complot de La Voisin et de ses complices semant la terreur autour d'eux et jusque sur les marches du trône de Louis XIV ? Et, au siècle dernier, Mme Lafarge, qui fut peut-être innocente ? Et Mme Lacoste, qui le fut peut-être aussi ? Et tant d'autres noms célèbres ? Et tant d'autres enfin qu'on ne connaîtra jamais ?

Même si le mot n'est pas d'une galanterie parfaite, on peut dire que la femme est supérieure à l'homme dans le mal comme dans le bien.

Roger Réats.

## UN CONCERT ORIGINAL



Il ne faut plus douter que les éléphants soient sensibles à la musique. Une chanteuse américaine, Mme Bernice de Pasquall, et une violoniste, Miss Margaret Madegus, ont pris l'habitude d'en faire leurs auditeurs familiers, auditeurs des plus sages, sauf quand, parfois, ils manifestent leur plaisir en barrant.

## MONSIEUR A DE L'APPÉTIT



Ce citoyen américain est connu là-bas sous le nom du gros Nick. Nick, en effet, a un bel embonpoint. C'est qu'il a l'habitude de prendre, chaque matin, un léger repas composé de trois douzaines d'œufs, de vingt tartines et de quelques autres menues choses. Ce bon vivant a dix-sept enfants qui ont un aussi fort appétit que leur père.

## Le Promeneur nocturne

J'HABITAIS alors dans la vieille ville où les hiverniers ne vont pas. Ma maison était une demeure princière d'autrefois, devenue avec le temps une caserne ouvrière.

J'avais pour voisin de palier un brave homme silencieux qui vivait seul avec sa fille, une enfant de quinze ans, dont je pouvais suivre les allées et venues dans le logement rien qu'en entendant sa voix fragile fredonner les airs à succès du Kursaal. Le père se disait employé au casino.

Quand j'avais loué ces deux pièces larges et froides où les quelques meubles semblaient perdus, il m'avait complimenté : « C'est bien une idée d'écrivain de venir habiter ici.

Par politesse, je lui demandai : « Que faites-vous au casino ? » Il avait eu un geste vague.

« Euh !... comme ça... on bricole... » Et il s'était mis à me parler de Musset, dont il connaissait les Nuits par cœur.

Depuis, je le rencontrais parfois le matin, au marché, où les femmes vendaient des melons d'eau et des touffes d'aillets, et il m'avait fait connaître une obscure trattoria où l'on buvait, dans une cave, un syracuse doux et doré, que servait une Italienne aux lourds bandeaux huileux.

Le soir, lorsque j'avais beaucoup écrit, je sortais souvent seul et je descendais vers la mer, par les jardins. Or, cette nuit-là, je m'étais attardé, la tête encore fiévreuse, attendant que le grand calme nocturne m'ait apaisé. Un air frais venait du large. Parfois je me penchais les yeux fermés et je croyais entendre la mer lassée battre mollement les récifs au pied de la terrasse. Sur les embarcations ancrées, des lanternes veillaient, et c'était comme un autre ciel obscur dont se balançaient les étoiles.

Les grands jardins frileux étaient déserts. Les derniers joueurs étaient partis, en groupes bruyants, rejoignant leurs hôtels. Puis le personnel, minces silhouettes au pas pressé. Une à une les larges fenêtres du Casino s'étaient éteintes. Une chanson de femme s'était éloignée, emportée par une auto : elle fondait si vite dans la nuit qu'on eût dit qu'elle quittait le monde. Enfin, le grand calme...

Longtemps j'avais entendu des pas taciturnes de long en large, sur le gravier... Maintenant plus rien : la mer, la nuit, le silence... Une détonation sèche avait soudain troublé cette paix légère : pneu éclaté ou coup de revolver ? Mais rien n'avait bougé.

Je rêvais depuis un long moment, lorsqu'un bruit de pas me fit tourner la tête. Un homme s'approchait, un ouvrier en blouse, qui portait une sacoche au côté et sur l'épaule une échelle. Comme il traversait la clairière blanche d'un lampadaire électrique, je le reconnus : c'était mon voisin.

Sa présence dans les jardins au milieu de la nuit me surprit. Que venait-il faire là avec cet attirail insolite de colleur d'affiches ? Soupçonneux, sans quitter mon coin d'ombre, je l'observai...

Avant de descendre les quelques degrés d'un escalier, il se retourna et, le cou tendu, l'œil méfiant, il scruta les allées obscures. Puis, se croyant seul, il repartit, sa silhouette absurde se détachant en traits précis, comme une eau-forte.

De loin en loin, il s'arrêtait, semblant chercher quelque chose. Plusieurs fois il s'avança sur les parterres et je le vis écarter les arbustes, regarder au pied des arbres. Que cherchait-il ? ... Quelle obscure besogne l'attirait là, si tard ? Voyant tout près une fenêtre ouverte sur les jardins, je pensai brusquement : « C'est un voleur ! » Je m'attendais à le voir poser son échelle contre la façade et sauter dans le salon. Mais, au contraire, il rebroussa chemin et s'écarta du casino. Je ne le lâchai pas.

Soudain, j'eus un soubresaut, un retrait brusque du corps : l'homme s'était arrêté. Ayant vu quelque chose, il s'avançait vers moi. Je m'étais ramassé, les poings serrés, prêt à la riposte. Mais sans me découvrir, il traversa la

pelouse, fit quelques pas et posa son échelle, ayant enfin trouvé... Mon regard aimanté suivait le sien. Alors, j'aperçus son funèbre butin : un pendu, c'était un pendu...

La branche où le désespéré avait noué sa corde ayant plié sous le poids, les pieds de l'homme touchaient presque le sol. Je regardais, le cœur dansant...

Le promeneur nocturne avait ouvert son échelle, et je le vis monter vers le pendu. Il le palpa, le fit tourner, fouilla les poches. Puis il parut chercher dans sa sacoche, et il recommença à fouiller le mort.

Cette fois, j'avais compris, je savais ce qu'il venait faire : il détroussait les suicidés.

Je me demandai un instant si je n'allais pas le prendre au collet, appeler, le jeter à terre d'un coup de poing. Mais déjà, posément, mon voisin repliait son échelle, et, rejetant sa sacoche en arrière, il repartait d'un pas égal, laissant le pendu dérangé se balancer imperceptiblement, comme si la brise marine avait secoué sa détroque.

L'homme n'alla pas loin. A cent pas de là, suivant l'allée, il s'arrêta près d'un banc. Un homme y était étendu, face aux étoiles, et sa main qui traînait jusqu'à terre avait laissé tomber le revolver, tache noire sur le gravier blanc. C'est ce bruit-là qu'une heure auparavant j'avais entendu. Mon voisin, penché sur le corps, le retournait, le fouillait, comme l'au-



tre. Cette fois j'observai sans comprendre qu'il posait quelque chose de blanc comme une lettre, bien en évidence à côté du revolver.

L'homme détroussé, le promeneur nocturne reprit son échelle et descendit rapidement les escaliers, ainsi qu'un allumeur de réverbères pressé de finir sa tournée. Il allait, cette fois, sans hésiter, comme s'il avait connu l'endroit.

Je ne pouvais m'engager derrière lui, rien ne me cachant plus s'il venait à se retourner ; mais je me penchai sur la balustrade et le vis déboucher sur le terre-plein. Il ne s'était pas trompé : un homme s'était précipité de la terrasse, et son corps faisait un étrange tas noir sur le sable bien ratissé. Mon voisin posa son échelle contre le mur et je l'entendis marmotter :

« Toujours au même endroit... »

Fis-je du bruit à ce moment, je ne sais pas, mais le détrousseur leva brusquement la tête, fit briller une forte lampe électrique et le jet de lumière me saisit en plein. Je fis trop tard, un écart en arrière et j'entendis qu'on m'appelait. Alors, pris d'une peur stupide, je me sauvai, croyant entendre derrière moi un galop de poursuite, la chasse infernale des trois dormeurs volés.

Je rentrai chez moi, essoufflé, verrouillai vite ma porte, et, encore frissonnant, j'allumai. Mon cœur sautait, affolé, et je comptais ses bonds peureux sous ma main inquiète.

Peu à peu, je me ressaisis et je me demandais ce que je devais faire. Je n'eus pas le temps d'y songer : le pas pesant de mon voisin montait l'escalier. Je crois bien que je dus pâlir, et timidement on frappa.

J'entendis qu'on s'arrêtait devant ma porte. Résolument, ayant glissé mon revolver dans ma poche, j'allai ouvrir. L'homme entra, l'air gêné. Sans attendre qu'il parlât, je lui dis sèchement :

« Que me voulez-vous... Me supplier de ne pas vous dénoncer ? Inutile... Je sais ce que j'ai à faire... »

Lui, eut comme un haussement d'épaules, et il murmura :

« Naturellement, vous vous figurez des choses... C'était forcé, vous ne pouvez pas comprendre. C'est même pour cela que j'ai voulu vous voir, car s'il y avait des bavardages, je pourrais peut-être bien perdre ma place.

— Quelle place ? interrogeai-je, perdant contenance.

— Au casino, parbleu !... Vous comprenez, c'est moi qui suis chargé de faire la tournée, chaque nuit, pour découvrir les suicidés... Si on les trouvait tous les poches vides, tous décaqués, cela ferait du tort à la maison ; alors, je garnis les portefeuilles, je leur remplis un peu le gousset... Un vrai poste de confiance, comme vous voyez... Et après, pour expliquer le suicide, je leur glisse dans la poche une lettre de femme, une lettre de ruyare... Comme ça on dit : « C'est un chagrin d'amour. » Et tout le monde est content. Il faut, quelquefois, tout ce qu'il y a d'honnête, pour ce métier-là. »

Je regardais le bonhomme avec stupéfaction

## ENTRE NOUS

LA politique, tant intérieure qu'extérieure, a toujours eu une influence considérable sur les fonds d'Etat. Aussi bien est-il intéressant, dans les circonstances présentes, de se souvenir des fluctuations par lesquelles a passé le plus ancien de nos fonds français, le 3 % perpétuel.

Il y a cent ans exactement, c'est-à-dire en 1825, sous le ministère de Villèle, le 3 % valait 68 fr. 62. A la fin de la Restauration, il cotait 80 fr. 05. Sous la monarchie de juillet, il redescendit pour remonter peu à peu jusqu'à 84 fr. 20, puis commença de retomber pour coter, sous la deuxième République, le cours le plus bas qu'il ait atteint, soit, en 1848, 49 fr. 80.

L'Empire lui insuffla d'abord quelque force, mais, après avoir coté 79 fr. 52 en 1853, il finit, à la veille de la guerre contre l'Allemagne, par redescendre jusqu'à 65 fr. 79.

En 1871, après la Commune, notre vieux fonds d'Etat valait 54 fr. 19. La troisième République devait voir son apogée. Neuf fois, de 1894 à 1902, il atteignit ou dépassa le pair. Son cours le plus haut fut atteint en 1897, sous le ministère Cocheret : il cota alors 103 fr. 34. A la veille de la grande guerre, il ne valait déjà plus que 85 fr. 65.

Ces chiffres sont peut-être arides, mais ils ont une signification très nette. Ils indiquent qu'en dépit de ses vicissitudes, notre fonds d'Etat a toujours été apprécié et qu'après une période d'abandon, il ne tardait jamais à rentrer en faveur. Ceci ne doit pas être oublié, c'est d'un excellent augure pour l'avenir.



ON a tort peut-être de nous enlever, après tant d'autres, cette illusion, mais il faut en prendre notre parti : il y a une belle lurette qu'on ne fait plus la poudre de riz avec du riz.

Cela, sans doute, on le soupçonnait. Mais voici mieux !

La meilleure poudre, celle qui se vend le plus cher, nous vient d'Egypte. Pourquoi d'Egypte ? Simplement, peut-être, parce que cela vous a un petit air exotique. Eh bien ! là encore, il nous faut déchanter. Pour confectionner cette poudre délicate, les fabricants d'Egypte se servent d'un plâtre d'une blancheur éclatante, d'une sorte de gypse cristallisé très pur, qu'ils font venir... je vous le donne en mille : de Saint-Jean de Maurienne, en Savoie.

Parfaitement ! Le gypse, acheté en France au prix de 70 francs la tonne, est expédié au Caire où il est broyé et parfumé, puis réexpédié chez nous à un prix qui, on l'imagine, dépasse de beaucoup le premier prix d'achat.

Comment résister à la tentation d'une poudre aussi fine ? On n'y résiste pas et, la mode aidant, toutes les femmes, ou presque, en usent. Il y en a d'ailleurs dans toutes les teintes, depuis le blanc jusqu'au jaune, depuis le rose jusqu'au mauve. L'ocre elle-même a ses fidèles et personne n'y trouve à redire.

Il est loin, le temps où les pères de l'Eglise et les sermonnaires tonnaient contre ce genre de coquetterie. Aucun d'eux n'oserait plus s'écrier comme le fit, un jour, Tertullien, avec plus d'ironie malicieuse, en somme, que de colère :

« Les femmes pêchent contre Dieu, lorsqu'elles blanchissent leur peau avec des huiles ou des pommes, lorsqu'elles se mettent du vermillon sur la face, lorsqu'elles se noircissent les sourcils avec de la suie. Il faut que l'ouvrage de Dieu leur déplaise bien souverainement puisqu'elles s'appliquent sans cesse à le dénaturer ! »

Roland DORGÈLES.

L'INDISCRET.

# ÉTUDIANTS AU QUARTIER LATIN



Tous tant que nous sommes, dès que nous vieillissons, nous avons la même tendance à croire que notre génération seule a eu vingt ans, de la gaieté, de la fraternité. Les souvenirs de ce temps-là nous sont si chers que nous nous imaginons volontiers qu'alors le printemps était plus beau, les arbres plus verts, le soleil plus resplendissant, les étoiles plus brillantes, les femmes plus belles. Et nous ne voyons pas la nature immuable ; nous ne nous rendons pas compte que, jadis, nous regardions la vie avec nos yeux et nos illusions de la vingtième année.

— Il n'y a plus d'étudiants, il n'y a plus de quartier latin ! disons-nous quelquefois en comparant ce temps-ci au temps de nos études.

L'humanité ne dégénère pas si vite. Aujourd'hui comme naguère, quand on a vingt ans, on vit libre de toute entrave, sans souci des hypocrisies que la société ne vous a pas encore imposées : on se passionne, on s'enflamme ; on est enthousiaste, on est confiant, on est généreux... Et l'on est tout cela parce qu'on a vingt ans.



Les récentes manifestations d'étudiants rue Soufflot, devant le Panthéon

Ce serait une histoire pittoresque et variée que celle de la « corporation des étudiants. Au Moyen Age, alors que la vie des facultés était intense et prospère, l'étudiant régnait dans son quartier latin. Les « escoliers » de l'Université de Paris étaient si nombreux et si redoutés aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles qu'ils forcèrent quelquefois le Parlement et les rois eux-mêmes à leur accorder ce qu'ils demandaient, « quoique, dit Juvénal des Ursins, la chose fût injuste ». Alors, tout le pays latin était déjà renommé « pour ses petits pâtés et ses douces fillettes », et la grande joie de ses habitants était de se gaudir des bourgeois et de rosser le guet.

Rien à craindre, au surplus : Philippe-Auguste avait soustrait les « escoliers » à la juridiction de prévôt de Paris ; ils ne pouvaient être jugés que par l'Université, laquelle, en bonne mère qu'elle était, morigerait quelquefois, mais punissait rarement.

C'était le bon temps. Une amitié étroite unissait entre eux les étudiants et leurs maîtres, et l'Université était une grande famille bruyante et laborieuse que Paris aimait, quoiqu'il la redoutât un peu.

Un jour où le pouvoir royal diminua les prérogatives de la vieille Université, du jour

où, par la volonté du souverain, les « escoliers » rentrèrent dans le droit commun, la corporation s'affaiblit peu à peu. Elle perdit sa vigueur avec sa liberté. Sous la monarchie absolue, elle disparut à peu près complètement.

Des siècles passèrent sans réveiller cette force assoupie.

Enfin, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, après le grand mouvement de la Révolution, après les années tumultueuses de l'Empire, les étudiants commencèrent à reprendre leur place dans l'Etat. Depuis 1815, ils furent en maintes circonstances les défenseurs des idées libérales. Nombre d'entre eux tombèrent sur les barricades en 1830, en 1848, en 1851. On sait avec quel enthousiasme ils se jetèrent dans le parti de l'opposition à la fin du Second Empire.

La réorganisation de l'enseignement supérieur devait achever de donner la cohésion et la vie aux étudiants.

Après 1870, quelques-uns des jeunes gens dont la studieuse phalange se pressait au quartier Latin, furent frappés de l'isolement dans lequel vivaient les étudiants des diverses facultés. Aucune solidarité n'existait entre étudiants en médecine, en droit, en lettres... Les maîtres ne connaissaient pas leurs élèves. Comment, ainsi dispersés, indifférents les uns aux autres, les étudiants pourraient-ils jamais affirmer leur existence et défendre leurs droits ?

De cette constatation naquit le projet de grouper entre eux tous les étudiants d'une même université, et de faire renaître, en quelque sorte, la vie universitaire d'autrefois.

Ce fut l'Université de Nancy qui ouvrit la voie. En 1876 fut fondée dans cette ville la première association d'étudiants.

Bordeaux suivit cet exemple en 1881. Enfin, en 1884, l'association des étudiants de Paris fut créée.

Ses promoteurs eurent, dès l'abord, une idée touchante et des plus heureuses. Ils en offrirent la présidence d'honneur au vénérable M. Chevreul, le grand savant qui allait bientôt entrer dans sa centième année.

Cet hommage à la science et à la vieillesse devait porter bonheur à l'Association des Etudiants de Paris. Ses débuts furent modestes, mais sa prospérité s'accrut d'année en année.

Elle est aujourd'hui puissante, riche, estimée, et elle rend à la corporation les plus grands services.

Grâce à elle, une solidarité inconnue naguère, unit les étudiants des diverses facultés ; et la vie universitaire d'autrefois s'épanouit, plus large et plus féconde qu'elle ne le fut jamais.

Le premier collège parisien fut créé au XIII<sup>e</sup> siècle par Robert de Sorbon, chapelain

de saint Louis, dans des bâtiments que le roi lui avait donnés pour cet usage, et qui se trouvaient situés en face du palais des Thermes, dans une rue qui portait un assez vilain nom : elle s'appelait la rue Coupe-Gueule. C'est sur cet emplacement même que s'élève aujourd'hui la Sorbonne.

Les étudiants menaient là une vie des plus frugales. Leur historien, M. Franklin, bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine, nous dit qu'ils ne buvaient jamais de vin. Un demi-hareng ou un œuf constituaient le menu invariable de leurs repas. Les grands, en raison de leur âge et du long travail exigé d'eux, avaient droit au tiers d'une pinte de vin, à la trentième partie d'une livre de beurre, à un plat composé de légumes communs cuits sans viande, à un hareng ou deux œufs, et à un petit morceau de fromage comme dessert. C'était assez maigre. Encore, le personnel tout entier devait-il observer tous les jeûnes prescrits par l'Eglise.

Mais, à aucune époque, la perspective d'une existence de frugalité, voire même de privations, n'a arrêté les jeunes gens pauvres vraiment désireux de s'instruire.

On a cité souvent à ce propos le cas de Gambetta.

Chacun sait que son père voulait qu'il lui succédât à la tête de la maison d'épicerie qu'il tenait à Cahors. Mais le jeune homme avait d'autres visées. Soutenu par sa mère, il obtint d'aller à Paris faire son droit... « Si je ne réussis pas, disait-il à son père, il sera toujours temps de faire de moi un épicier. »

Au mois de janvier 1857, il quittait Cahors et s'élançait à la conquête de Paris. Ses ambitions étaient vastes, mais ses ressources bien minces. Son père, mécontent de lui voir dédaigner l'avenir qu'il lui avait préparé, ne consentait à lui donner que cent francs par mois.

Pendant trois ans, l'étudiant vécut avec cette somme misérable. Logé dans une chambre d'hôtel aux meubles boiteux, il déjeunait de deux petits pains et d'un verre d'eau, dînait pour dix-huit à vingt sous dans une gargote, passait ses journées aux cours et ses soirées à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Le jeune homme ne mangeait pas tous les jours à sa faim ; mais, à défaut de bien-être, il avait de la bonne humeur ; et, quand il écrivit, dans une lettre à son père, son logis et sa façon de vivre, il le fait avec une jovialité toute rabelaisienne ; il plaisante sur son installation rudimentaire, sur les déceptions de son estomac. Il raille sa propre misère.

Et jamais une plainte dans ses lettres à sa famille. Rien que des sentiments de reconnaissance, des paroles de confiance, des cris d'espoir.

Remonterons-nous plus haut dans l'histoire du Quartier Latin ? Nous trouverons chez les étudiants cette même résignation à la vie simple et frugale.

Le peintre Prudhon, en 1780, ne demandait à son protecteur, M. de Jauranvault, que vingt francs par mois pour aller continuer ses études à Paris. « On loue au Quartier Latin, lui écrivait-il, des petits cabinets logeables pour 6 livres par mois, et on a pour 6 sols par repas un ordinaire assez honnête qui consiste, le matin, en une soupe, le bouilli et une petite entrée... De sorte que j'en aurai à peu de frais et qu'un louis par mois me suffirait et au delà... »

Sous Louis-Philippe, le prix de la vie au Quartier était encore fort raisonnable. Les pensions bourgeoises y étaient nombreuses. Les étudiants les préféraient aux restaurants, plus coûteux. Pour trente-sept francs par mois, ce qui fait à peu près vingt-cinq sous par jour, ils y trouvaient un bon potage, du bœuf, du rôti et un plat de légumes. Le vin se payait à part. C'était moins varié, mais plus sain que la cuisine des traiteurs à vingt-trois sous, qui leur brûlait l'estomac.

Jules Simon, en 1832, était logé au cinquième, place de la Sorbonne, pour 150 francs par an. Son mobilier était des plus rudimentaires. Ne possédant pas de table, il avait installé sur le plancher, en les assujettissant avec des cailloux — pour que le vent qui soufflait par-dessous la porte ne les enlevât pas — les documents de sa thèse : le Commentaire du Timée de Platon ; et il travaillait positivement ventre à terre.

Du temps de ma jeunesse, enfin, on avait encore une chambre confortable pour quarante francs par mois, et des repas suffisants, dans les « Dix-huit Marmites » du Quartier, pour une somme qui variait de 18 à 25 sous. Nous ne dépensions guère plus de 150 francs par mois, et nos parents trouvaient que nous leur coûtions cher.

Que diront les parents d'étudiants d'aujourd'hui ?...

Il est grand temps qu'on fasse aux étudiants des conditions de vie plus faciles : sinon il n'y aura plus, dans nos Facultés, que des étrangers favorisés par le change. Le nombre des étudiants français ira diminuant d'année en année, et ce sera pour la France, dans toute son acuité, la « crise de l'intelligence », la pire des crises pour un pays. Jean LECOQ.



— Et le dimanche, que fais-tu, mon garçon ?

— Ma cousine, le dimanche nous allons dans un jardin qu'on appelle La Grande Chaumière où nous entendons de la musique religieuse.



— Eh ! mon cher, ne te plains pas ! Tu seras médecin, je serai procureur du roi ; quand tu seras obligé d'avoir du talent, je serai forcé d'avoir des mœurs. C'est ça qui sera dur !

Dessins et légendes de Gavarni.

# Un Mari, S. V. P. L'OBÉISSANCE

○○○○○

○○○○○

CETTE idée lui était peut-être venue, comme au tambourinaire, en entendant chanter le rossignol. Il est vrai que les rossignols à Paris... En tout cas, Nouche était très fière de sa découverte. Sans doute péchait-elle un peu par excès d'audace et manque de correction. Mais comment le reprocher à une jeune fille en mal de mariage, et à une jeune fille comme Nouche ?

Nouche comptait vingt-cinq ans déjà. Il n'y paraissait pas, mais, sans erreur d'addition, elle les avait bel et bien. Orpheline depuis son enfance, elle avait été élevée par une vieille tante grognante, bougonnante et insociable. De petites rentes permettaient aux deux femmes, tout juste, de subsister. Mais de relations, elles n'en avaient point. Elles vivaient, tête à tête, comme des recluses, dans un modeste appartement des Batignolles, et quand Nouche s'aventurait, toute seule, dans Paris, c'était pour livrer en hâte de menus travaux d'aiguille par quoi elle augmentait péniblement les ressources du ménage.

Dans ces conditions, il n'est pas étrange que les jeunes gens fussent allés chercher femme ailleurs que chez Nouche.

Et pourtant Nouche était charmante. Entre les deux torsades de ses « guiches » blondes et frisées, son minois rose souriait, de la courbe nette de son front à la pointe de son menton et, de toute sa personne, mince, flexible, onduleuse, se dégageait une impression de grâce ailée. Elle était charmante, dis-je. Hélas ! personne ne semblait, pour le bon motif, le remarquer. Les années passaient, les années de la vingtaine si cruelles, si décevantes aux yeux des jeunes filles sans fortune. D'autres allaient venir, plus cruelles encore. Nouche ne comptait plus que sur le hasard, quand elle eut, tout à coup, une idée de génie.

Comme toutes les idées de génie, celle-ci était simple.

Chaque fois que la jeune fille prenait l'autobus pour descendre dans Paris ou pour remonter vers ses Batignolles lointaines, elle s'asseyait, autant que possible, auprès d'un jeune homme et, autant que possible, d'un jeune homme aimable, sérieux, distingué. Puis, quand le receveur passait, Nouche pétrissait en tous sens les doublures secrètes de son sac à main, prenait la mine la plus contrite du monde et balbutiait :

— C'est désolant ! Je ne sais pas comment faire... J'ai oublié mon porte-monnaie.

Il était bien rare que le jeune homme ne proposât pas aussitôt :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de payer pour vous cette petite somme ?

— Oh ! minaudait Nouche, je suis vraiment confuse, monsieur ! Comment vous remercier ? Voulez-vous me donner votre adresse ? Je vous rembourserai dès demain...

— Je vous en prie, mademoiselle, n'en parlons pas !

— Si, si ! J'y tiens beaucoup. D'ailleurs voici où j'habite moi-même : 192, rue Clairaut.

Cela n'était pas mal imaginé, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est à ne pas croire, depuis un mois que Nouche appliquait son système, il se trouvait toujours un voisin complaisant — le jeune homme ou un autre — pour payer sa place, mais aucun d'eux ne profitait de l'occasion pour mieux connaître la voyageuse si gentille et si étourdie. Nul n'avait l'air de se douter que c'était là une entrée en matière toute naturelle pour aller jusqu'aux Batignolles — et au mariage.

Nouche, cependant, s'entêtait. Pour ne pas refaire le même coup, deux fois de suite, au même personnage, elle tenait une comptabilité exacte de ses prêteurs, à qui d'ailleurs elle ne rendait rien. Ainsi elle avait calculé qu'au cours de ces dernières semaines, elle avait fait dix-huit fois quarante centimes, soit sept francs vingt d'économies, et qu'elle les devait respectivement à six jeunes gens bruns, trois blonds, deux châtain, un rouquin, quatre vieux messieurs, un prêtre et un militaire. Dans les énumérations, il y a toujours un militaire.

Aujourd'hui, en prenant le « bus » à l'Opéra, Nouche décida de tenter de nouveau le hasard. La seule place libre, précisément, se trouvait à côté d'un charmant jeune homme. Elle s'assit

aussitôt et, du coin de l'œil, examina son voisin. Oui, il était charmant, ce garçon — très brun, le visage exactement rasé, les traits fins, les dents blanches — et si élégamment vêtu qu'il semblait sortir de la vitrine d'un tailleur. Nouche sentit son cœur battre comme il n'avait jamais battu. Du bout des doigts, elle fit friser ses « guiches » sous le chapeau étroit. Allons ! le moment était venu.

— Places, si' ou plaît ?

Déjà Nouche fouillait dans son sac et, sur ses lèvres habituées au mensonge — ah ! ces lèvres mensongères et si jolies ! — déjà montait la phrase rituelle :

— C'est désolant ! Je ne sais pas...

Mais, plus rapide qu'elle, le voisin disait au receveur :

— C'est embêtant ! J'ai oublié mon porte-monnaie !

Quoi ! Lui aussi ! Mon Dieu, oui ! Seulement, pour lui, c'était vrai. Nouche, désespérée, allait retrouver son argent, tendre les huit sous du voyage, quand une idée soudaine — décidément, elle ne manquait pas d'idées, cette petite Nouche ! — la poussa.

Elle s'écria hardiment :

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de payer pour vous cette petite somme ?

— Oh ! fit le jeune homme, je suis vraiment confus, mademoiselle ! Voulez-vous me donner votre adresse ? J'irai vous reporter l'argent...

— Je vous en prie, monsieur, n'en parlons pas !

— Si, si ! J'y tiens beaucoup.

— Vous voulez rire ?

— Nullement. Vous habitez... ?

— J'habite 192, rue Clairaut...

C'était exactement le dialogue préparé à l'avance, mais les deux rôles étaient intervertis et, si le hasard l'avait voulu ainsi, le hasard savait ce qu'il faisait.

Dès le lendemain, le jeune homme sonna à la porte de Nouche et, un mois plus tard, à la mairie des Batignolles, la jeune fille découvrait cette grande vérité qu'il vaut mieux que les hommes doivent de l'argent... que de leur en devoir.

Claude MARSEY.

QUAND mait' Belloncle rencontrait le père Graindor, il lui allongeait une grande tape entre les épaules, sans que l'air de mystère qui est de rigueur dans les bonnes plaisanteries normandes quittât sa figure.

Le père Graindor pliait sous le coup et se mettrait à geindre.

— Ho, là, là ! Qui qu'est qu'tu m'veux encore, vieux guenon ?

Mait' Belloncle riait sans bruit de sa bouche déjà édentée, en semblant s'amuser prodigieusement. Enfin, il lui coulait à l'oreille :

— C'est-il bientôt que nous faisons affaire, père Graindor.

Celui-ci hochait sa vieille tête décolorée de belette où l'œil rond dardait ce regard à la fois effrayant et effrayé des bêtes puantes. Et il bégayait :

— Tu ris, tu ris, canaillon, mais tu voudrais bien qu'on la fasse, l'affaire !

— Mais non, mais non, mait' Graindor, est vous qui voudriez bien ma pièce, la luzerne des Hauts-Mesnils.

Le vieux rognonnait.

— Des Hauts-Mesnils, oui, oui, j'en donnerai des Hauts-Mesnils, attends !

L'autre reprenait, implorant :

— Tout drêt, les Hauts-Mesnils, vot' belle ferme qui touche ma pièce...

Il clignait des yeux :

— ...A l'est gentille, ma pièce, hein ? La regardez-vous quéque fois, mon père Graindor ?

— Je n'ai que faire de ta pièce, entends-tu mauvais gars ! Pi, quitte-moi tranquille.

Ils se chamaillaient encore avec des paroles à double sens, à profonds sous-entendus. C'était le soir dans la cavée fraîche comme une nef sous l'ogive des hêtres, ou le matin à la lisière du village, lorsque la plaine de Caux secoue la brume nocturne de sa robe bigarrée, ou bien encore le dimanche, sur la place du « Carreau » dans l'ombre de la flèche aiguë du clocher. Mais toujours, entre eux, une sourde partie semblait se jouer au delà des mots et des mines, une partie dont l'enjeu restait caché.

L'enjeu, c'était Aurélie, la fille tard venue de mait' Belloncle, ses seize ans, sa figure

d'enfant étonné et son corps tout neuf. Le vilage suivait avec un intérêt brûlant la manœuvre de mait' Belloncle. Certains assuraient qu'elle datait des premières années de la petite. Et tout le monde comprenait que cette luzernière, enfoncée comme un coin dans les Hauts-Mesnils de mait' Graindor, à l'autre bout du village, de la ferme des Belloncles, gênait le vieil homme jusqu'à la souffrance. Car, travailleur forcené, il avait passé sa vie à arrondir son patrimoine, tandis que Belloncle, coureur de foires et de gibier, semait ou grevait le sien.

Sauf, pourtant, la petite pièce de luzerne, jalousement soignée et à laquelle il n'épargnait rien.

Amener un bonhomme de soixante ans, vieux garçon endurci, et peut-être mysogyne, à épouser une gamine de seize ans, cela eût semblé une gageure sans les mobiles secrets si transparents pour des terriens : d'un côté, la luzernière, dot d'Aurélié ; de l'autre, les écus amassés du père Belloncle, dénué d'héritiers directs.

Préparée par des années d'approches, la chose parut se faire toute seule. Le père Graindor, décidé, on ne sait pourquoi, fit sa demande un jour de marché entre deux pots de cidre ; la fillette n'eut même pas à accepter ce nouvel ordre qu'on lui donnait, et le jour de la noce fut fixé.

Il se leva radieux, promettant tout ce que juin peut offrir sur une plaine chargée de moissons. Sous la rosée, la petite cour de la ferme Belloncle luisait, avec les deux ou trois pommiers tardifs qui neigeaient leurs dernières pétales. Aurélie fit toute seule sa sage toilette de fille et descendit dans la cuisine, vêtue de sa robe de cachemire noir.

Les amis arrivèrent pour lui mettre la couronne et le voile.

Quand ce fut fini, sa mère la regarda vraiment, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Comme te v'la ! dit-elle. Est-il possible que tu t'en vas t'marier !

Ce fut tout. Sur cet éclair de sincérité, les nuages de la convention se refermèrent. Les assistants, peut-être, sentirent un peu de remords en voyant entrer le marié. Avec la redingote de son père et son chapeau haut de forme roussi, sa figure d'avare mal nourri et son corps déjà attiré vers la terre, il prenait largement l'aspect de l'aïeul ou de quelque antique parrain de la mariée.

Cependant, elle accepta le bras paternel arrondi, et la noce défila dans la cour et pénétra dans la cavée. Aucun rire, aucun des lazzi habituels ne voltigeait autour d'eux. Une fillette souffla à sa compagne :

— C'est comme une inhumation !

À la mairie, les « oui » échangés, il y eut un mouvement de stupeur, comme lorsqu'une farce dépasse les bornes assignées. Chacun regardait silencieusement le couple anormal. La mariée, de son air d'enfant sage, semblait s'appliquer à comprendre ce qu'on lui demandait là et souriait sans embarras.

Elle resta de même à l'église d'où elle sortit au bras de son vieil époux. La noce traversa la place et passa devant les boutiques. Celle du coiffeur, ouverte, laissait voir une vaste glace, orgueil du village. Aurélie aperçut alors, pour la première fois, le mari et la mariée de son cortège de noces.

Ce fut un choc si brutal qu'elle s'arrêta et que les couples vinrent se tasser derrière eux.

Ne pas aimer l'homme qu'on épouse, donner ses seize ans fleuris à un vieillard, sceller d'un mot la fatalité sur sa jeune vie, ou voir tout à coup apparaître et défilier la figure réelle de son malheur, c'est aussi différent que le jour de la noce est différent du lendemain.

Surpris, le marié regarda vaguement cette enfant qui était sa femme et qui, pour la première fois, manifestait une volonté. Et, comme il arrive alors, le mot qu'il trouva fut celui qu'il retournait depuis des heures dans sa tête fatiguée de cérémonies inusitées :

— La pièce, la petite pièce...

Il se remit en marche, tirant à son bras la petite mariée qui, maintenant pleurait doucement sous son voile.

Marion GILBERT.

## UN BON TUYAU



— Je t'assure, mon vieux, c'est un tailleur épatant, je me sers chez lui depuis vingt ans !

## ARBRES NAINS ET JARDINS EN MINIATURE

•••••

L'ART des jardins a trouvé en Europe son expression la plus parfaite sous deux formes très différentes et qui cependant se rejoignent par un égal souci de donner l'impression de l'espace sans limite.

C'est d'abord le jardin à la française, œuvre de la Renaissance parachevée par ce jardinier de génie que fut Le Nôtre et dont les créations les plus célèbres sont les parcs de Chantilly, de Sceaux, de Saint-Cloud, de Meudon, de Vaux et surtout de Versailles. Là, tout est ordre, harmonie, noblesse et majesté. Il était tout naturel qu'on ne visât qu'à la grandeur pour les promenades d'un roi comme Louis XIV et d'une cour comme la sienne.

Puis c'est le jardin à l'anglaise dont la mode s'introduisit chez nous au cours du siècle dernier. Il se contente, celui-ci, d'espaces plus restreints; il s'efforce de ménager plus docilement la nature. Mais, précisément, parce que ses allées s'incurvent comme des sentiers tracés par le hasard, parce qu'il sait voiler les lointains par des bosquets habilement disposés, il procure, lui aussi, cette impression de grandeur non bornée à quoi aspirent les âmes occidentales.

Chez les peuples d'Extrême-Orient et spécialement chez les Japonais, le goût de la nature s'est traduit, dans l'art des jardins, d'une façon exactement contraire.

Non pas que la civilisation mandchoue ou la civilisation nipponne soient incapables de « voir grand ». On leur doit des temples, des palais, des statues colossales. Mais les larges proportions, en ces cas, sont destinées à flatter la divinité ou la famille royale, sa représentante sur la terre. Lorsque l'oriental veut satisfaire ses penchants artistiques selon son tempérament instinctif, il voit petit, mais il compense cette petitesse par la perfection, par la minutie des détails.

L'arbre nain, que l'on appelle là-bas « l'arbre pot » en est la preuve la plus évidente.

Il semble bien que c'est en Chine que l'on ait songé, pour la première fois, à traiter scientifiquement la nature pour la contraindre à garder ces formes minuscules qui font aujourd'hui notre admiration. Et cette origine est d'autant plus vraisemblable que, dans les régions montagneuses de la Mandchourie, on rencontre à l'état naturel des chênes qui ne mesurent pas plus de 40 à 50 centimètres de hauteur.

De là à imiter ce que le soleil et le sol avaient fait, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. Le mode de créer des arbres nains se répandit. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle fut introduite au Japon où elle prospéra plus encore, et pour des raisons qui se comprennent aisément.

L'Empire du Soleil Levant, composé d'une infinité d'îles d'origine volcanique, n'a, sur sa surface, que peu de terres arables. Il convient donc de ne pas en laisser la moindre parcelle inutilisée par l'agriculture. C'est pourquoi dans

les plus petites villes, dans les villages mêmes, il n'existe aucun de ces jardins qui font la joie et la beauté de nos provinces françaises. Pour les Nippons, cependant, le plaisir qu'éprouvent les yeux à se reposer sur des fleurs, sur des plantes est aussi vivace que pour nous. L'arbre-nain, puis, plus tard, le jardin en miniature créé sur un espace restreint, ont été pour eux

puis, de nouveau, on le met en pot et on recommence le traitement.

Les essences les plus diverses peuvent se prêter à ce travail scientifique: le chêne et l'érable, le cerisier et le saule, le bananier et le grenadier. Pour ces derniers, d'ailleurs, il faut noter que leurs fruits restent proportionnés à la taille réduite du tronc qui les produit. Mais,

adresse, de plus en plus experte, est parvenue à réussir ce jeu étrange qui consiste à donner à une essence l'apparence exacte d'une autre essence. C'est ainsi que l'on voit transformer couramment un pin en banyan ou un prunier en saule pleureur. Ou bien encore, torturant la nature à force de soins minutieux, ils contorsionnent un plant de ligne simple jusqu'à le rendre dissemblable de toutes les espèces connues, à le faire paraître à l'un de ces serpents que les artistes du pinceau traçent sur les kakemonos.

Augmentant enfin leurs ambitions, ceux qui cultivaient les plantes naines ont pensé qu'ayant réduit des arbres aux dimensions de leurs rêves étroits, ils pouvaient agir de même avec des jardins et donner ainsi à chacun, sous une forme plus encombrante, l'illusion de l'espace.

Rien de plus facile que de faire des parcs en miniature! Il suffit de disposer sur un plateau, recouvert d'un peu de bonne terre, un ou deux arbres nains convenablement choisis, quelques herbes courtes ressemblant à un gazon, des allées semées d'un gravier menu, un kiosque et une pagode pas plus haute qu'un joujou d'enfant, parfois même de simuler un petit lac au moyen d'une glace et de le faire franchir par un pont de bois.

Ces compositions adroites et charmantes qui, chez nous, actuellement, remportent surtout un succès de curiosité, sont très répandues au Japon. La première raison en est celle que j'ai dite, le manque d'espace libre pour créer de vrais jardins. Mais cette vogue tient aussi au caractère particulier des Japonais.

Kenkô Bôci, poète et moraliste, qui vivait là-bas au XIV<sup>e</sup> siècle, a écrit une œuvre considérable où se reflète exactement la mentalité nipponne de toujours. Or, parmi les innombrables notations qu'il nous a laissées, on trouve celle-ci: « Choses qui sont de mauvais goût: trop de paroles quand on se rencontre; trop d'enfants dans une maison; trop de bouddhas sur un autel privé; trop de plumes dans un encrier; trop de meubles dans la pièce qu'on habite... »

Trop de meubles! Les Japonais traditionnels n'ont, pour ainsi dire, presque rien entre les parois de papier de leurs maisons. Sur le sol, une natte; au mur, un kakemono ou une estampe. Par contre, ils possèdent, sur un plateau, un jardin en miniature, un jardin où ils soignent avec dévotion, ou bien, quand ils sont riches, qu'ils font soigner par des spécialistes dont c'est le métier d'aller, de porte en porte, pour redresser ici une branche, pour remettre là du gravier, pour changer l'herbe qui dépérit ou la fleur minuscule qui se fane.

Le jardin japonais n'est qu'une illusion, mais une illusion voulue, une illusion pieusement entretenue et plus aimée qu'une réalité imparfaite et trop rare.

J. LEFAY.



Les Japonais sont renommés pour le art adresse à cultiver des arbres nains

une compensation goûtée des plus pauvres comme des plus riches.

Tout de suite, des jardiniers méticuleux excellèrent dans cet art en raccourci. Chacun d'eux, d'ailleurs, avait ses secrets jalousement gardés, mais secrets de détail car, pour réussir à créer des arbres nains, le procédé, bien connu maintenant, est toujours le même.

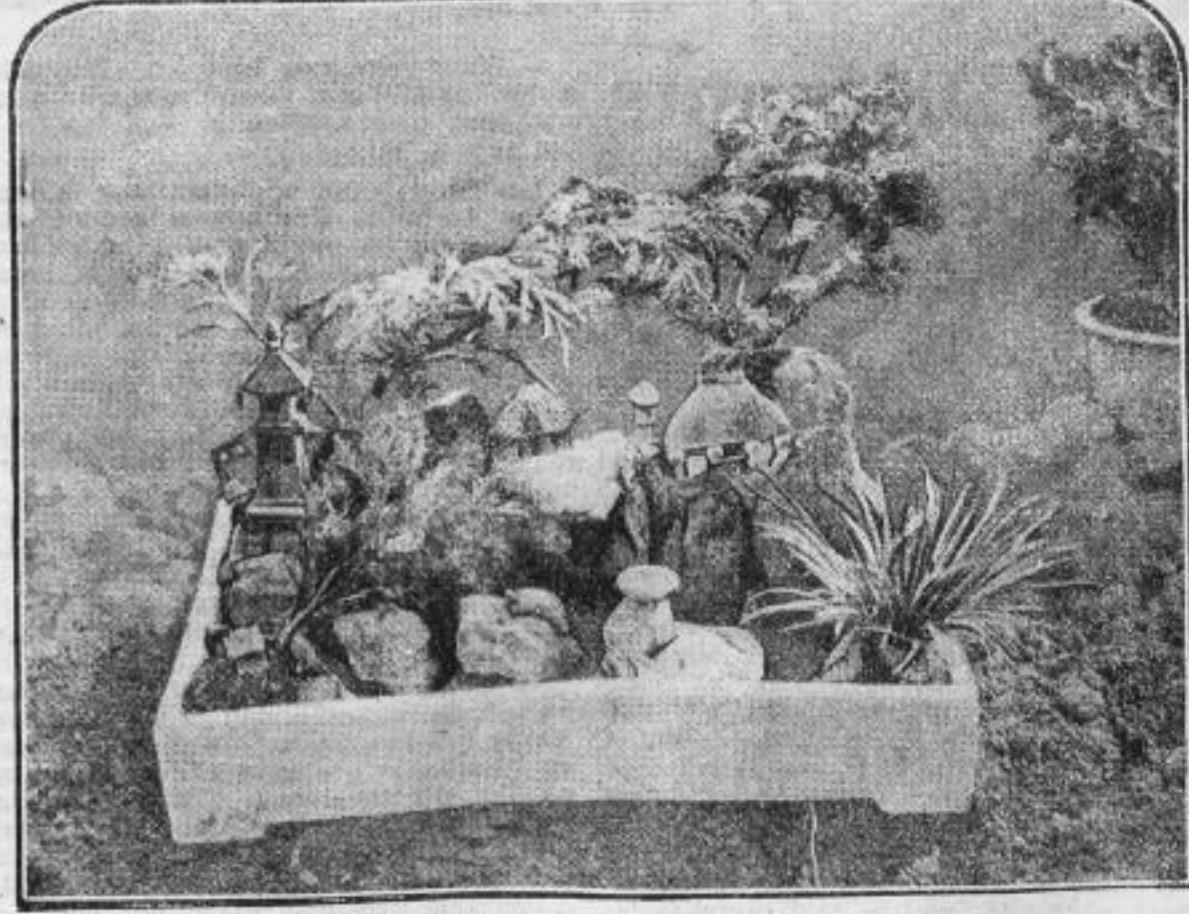
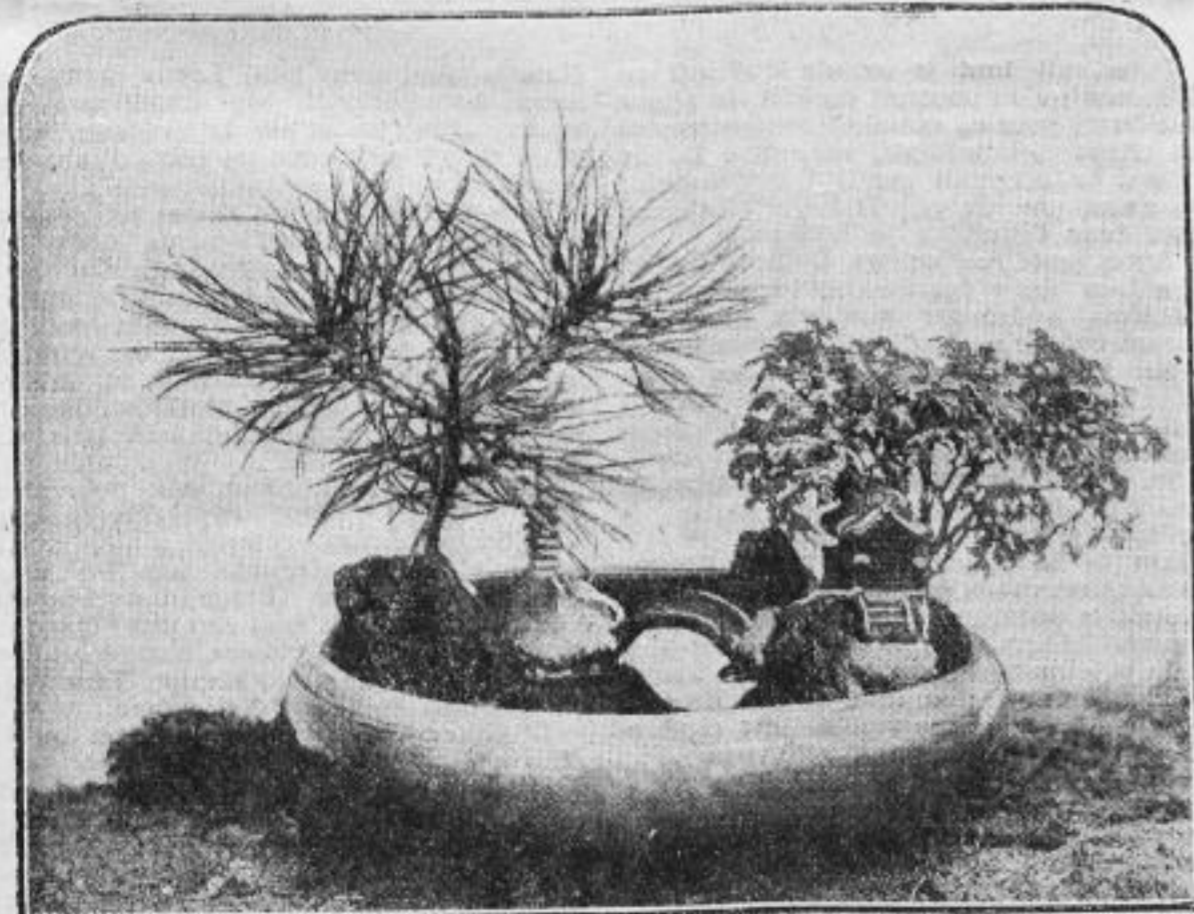
On sème d'abord la graine ou le fruit de l'arbre que l'on veut traiter. Puis, dès que la graine a levé, on met en pot le jeune plant, on le nourrit d'un engrais spécial et, en même temps, on commence à retarder la croissance en pratiquant des incisions dans le tronc et en pinçant l'extrémité des branches. De temps en temps, on donne au sujet un peu de repos en le transplantant en pleine terre,

de tous, celui qui est le plus communément employé est le pin.

Celui-ci, en effet, résiste mieux aux mutilations qu'on lui inflige et, d'autre part, suit docilement les incurvations, les contorsions auxquelles on le contraint. Naturellement, à condition d'être bien équilibré, plus un arbre est petit, plus il vaut cher. Certains, parfaits de forme, se vendent jusqu'à cinq et six mille francs. Notons, enfin, comme curiosité, qu'on a vu des chênes, conservés en pot depuis cent ans, et dont la hauteur atteignait à peine vingt centimètres.

Cet effort vers le minuscule ne suffit pas aux artistes japonais.

Après avoir créé des arbres nains, ils se sont plu à faire des arbres maquillés. Leur



Grâce à l'habileté de jardiniers spécialistes, on parvient à créer, dans des plateaux étroits, de véritables parcs en miniature, imitation exacte de la nature

LES CONTES EMOUVANTS

# L'INTRUSE

ELLE n'était guère plus haute que ma botte, malgré ses six ans révolus. Des cheveux noirs, courts et raides, rebelles au peigne; un nez furteur, dont la pointe semblait toujours flaire quelque piste sur le sol; des petits yeux de jais, au fond desquels brillait une lueur inquiète; des jambes grêles, de vraies flûtes, prêtes à prendre la fuite à la moindre alerte, l'avaient fait surnommer « la souris ».

En réalité, elle n'avait pas de nom. Abandonnée deux fois, d'abord par ses parents incommis, ensuite par la femme qui l'avait recueillie avec l'espoir d'en faire, plus tard, une servante et avait été lassée par son caractère intraitable, l'enfant vint échouer un jour, on ne sait comment, à la porte d'une maison, dans un village voisin. Là vivaient seules une vieille fille et sa bonne.

Lorsque Mlle Aurélie, en rentrant chez elle, à la nuit tombante, buta contre la petite forme noire, accroupie sur la marche de pierre, elle ne fut pas peu étonnée de découvrir cette fillette inconnue. Son premier geste fut de la prendre dans ses bras et, tremblant un peu, à cause de la vieille Mariette qui n'aimait guère les visiteurs inattendus, de l'emporter devant le feu éclairant de ses lueurs dansantes la vaste salle à manger.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Mariette quand elle entra pour apporter la lampe.

— Vous le voyez, ma bonne, répondit timidement Mlle Aurélie, il n'y a aucun doute, c'est une petite fille, et une petite fille qui meurt de froid et de faim. Vite, du lait, Mariette, un châte, et puis il faudrait bassiner mon lit, et puis...

Et puis, ce fut une lutte, une lutte sérieuse entre la vieille maîtresse et la vieille domestique; l'une s'obstinant doucement, l'autre s'emportant et jurant ses grands dieux que si « ça » devait rester dans la maison, ce serait elle, Mariette, qui prendrait la porte.

Pour une fois, la victoire resta à Mlle Aurélie. Personne, du reste, ne prit la porte. Mariette fit semblant d'ignorer celle qu'elle appelait « l'intruse » et vraiment elle n'y eut pas de mal, car l'enfant, comme une petite bête sauvage, tapie dans quelque coin, restait des journées entières à guetter sournoisement ce qui se passait autour d'elle. Si on s'approchait, si on élevait la voix, elle glissait sans bruit dans une autre cachette et rien ne pouvait l'en faire sortir, ni les appels les plus tendres, ni l'appât d'un gâteau tendu vers elle, ni les

ruses, ni les gronderies, ni les caresses. La souris était insensible.

Un jour où Mlle Aurélie avait voulu la prendre de force, des petites dents pointues s'étaient enfoncées si profondément dans son bras qu'elle en avait gardé la marque et que pendant une semaine elle n'avait plus osé relever ses manches, dans la crainte des yeux perspicaces de Mariette et du rire silencieux fendant souvent ses lèvres minces.

Aux amies qui la blâmaient d'avoir compliqué ainsi son existence, si calme jusqu'alors, si exempte de soucis, et lui prédisaient les pires calamités, la vieille demoiselle répétait :

— Vous verrez, j'arriverai à l'apprivoiser; il faut un peu de patience! Elle n'est pas méchante, au fond; tenez, hier, après s'être bourrée de fraises, elle a profité de ce que je me dérangeais de table pour manger toutes celles qui restaient dans mon assiette. Quand je suis revenue, je l'ai trouvée perchée sur la terrasse, la figure toute barbouillée, elle me souriait. Oui, oui, je vous assure, elle me souriait.

Mais la bonne demoiselle n'arrivait pas à convaincre son entourage. Était-elle si convaincue elle-même?

Depuis six mois elle ne vivait que pour cette enfant, « son enfant » à qui elle prodiguait tout un arrière de tendresse inemployée. Certaines existences se poursuivent dans un perpétuel inachèvement. Ce que l'on voit d'un être est souvent tout l'opposé de ce qu'il est. Mademoiselle Aurélie avait toujours vu ses désirs les plus simples, ses projets les plus naturels, bouleversés par des circonstances imprévues. Petit à petit, de déception en déception, elle avait fini par se résigner à cette existence solitaire, sans joies, sans heurts, qui était bien tout le contraire de ce qu'elle aurait souhaité. Une fois de plus, le destin n'était-il pas cruel à son égard? Cette petite fille qu'elle avait accueillie comme le dernier rayon de soleil de sa vie austère, avec l'espoir merveilleux de connaître enfin les joies dont elle avait toujours rêvé, cette petite fille lui était encore un sujet de peine.

Jamais les petits bras ne s'étaient noués autour de son cou, jamais la bouche trop sérieuse ne s'était posée sur les vieilles joues ridées, jamais le mot de « maman » qui lui aurait été si doux à entendre n'avait été prononcé par les lèvres toujours closes de l'enfant. Et ce sourire même, ce sourire que la bonne demoiselle avait cru voir sur la figure barbouillée de la petite, avait-il réellement existé ailleurs que dans une imagination trop ardente?

Or, il arriva que, par une journée de no-

vembre sombre, noyée dans une pluie fine et glaciale, Mlle Aurélie rentra chez elle grelottante, Mariette bougonna. Tout en remettant des bûches dans la cheminée, en préparant une boisson chaude, en agitant sa maigre et longue personne, elle prit à témoin tous les saints du Paradis qu'il fallait être bien dénué de raison pour aller visiter les malades dans la campagne par un temps à ne pas mettre un chien dehors. Mais il y a des gens qui vont au-devant du mal quand ils trouvent que le mal ne vient pas assez vite. « Si Mademoiselle a attrapé une « pulmonie » ou un « pluresie » ou quelque autre « bonne » maladie de poitrine, elle sera bien avancée ! »

Eh non ! Mademoiselle Aurélie n'est pas bien avancée; Mariette avait raison, la « bonne » maladie de poitrine s'est déclarée. Le docteur combat, depuis huit jours, une congestion pulmonaire et ce soir, il paraît inquiet. Aux questions de Mariette il répond par un « brrr, brrr » qui n'a rien de rassurant.

Mlle Aurélie parle tout bas, doucement, sans discontinuer. Ses yeux brillent d'une lueur inhabituelle et ses pommettes sont roses, roses comme lorsqu'elle est affairée dans la confection des confitures et que, la grande spatule de bois à la main, elle veille anxieusement sur le chaudron.

— Veux-tu bien sortir d'ici, espèce de sale gamine ! Il ne me manque plus que de t'avoir dans les jambes ! Allons, file, que je ne te voie plus. C'est toi qui nous as apporté la guigne, tiens ! Il y a un an tout juste que cette pauvre demoiselle a fait cette jolie trouvaille. Il aurait mieux valu qu'elle se casse une jambe !... Allons, va te coucher !

Et « la souris » qui essayait, pour la vingtième fois, de se faufiler dans la chambre où elle n'a pas le droit d'entrer, la souris retourne dans la pièce voisine où l'on a transporté son petit lit. Elle se déshabille, se glisse entre les draps froids; puis, assise, elle guette le moindre bruit, flaire des odeurs étranges, prête l'oreille pour essayer d'entendre la voix qui ne l'appelle plus.

Mariette va et vient. Elle remue une cuiller dans un verre; elle tire la chaise-longue sur laquelle elle va s'étendre; elle tapote les coussins... un grincement d'osier... puis plus rien. Seul, le tic-tac de la pendule trouble le silence. Un rais de lumière filtre sous la porte. Les petits yeux noirs s'hypnotisent sur cette lueur. Onze coups viennent de sonner. Les paupières de l'enfant s'appesantissent. Elle perçoit vaguement le bruit d'une respiration. Mariette s'est endormie. Les idées de l'enfant se brouillent...

Soudain, elle se dresse. On parle dans la chambre à côté; un murmure monotone, une voix qu'elle reconnaît à peine, une plainte... La souris est debout. Sans bruit, elle entr'ouvre la porte. Mariette, la tête enfouie sous les coussins, dort lourdement. Dans le grand lit, une forme s'agite. La souris, immobile, retenant son souffle, restée plantée sur le seuil. Que va-t-elle voir d'extraordinaire? Elle ne sait pas bien. Haussée sur la pointe des pieds, elle cherche avidement la figure ridée, la figure qui lui souriait... Et la souris entend ces paroles, ces paroles qu'elle attendait vaguement :

— Ma petite... mon enfant... ne la grondez pas, Mariette... Oh! je ne peux pas la prendre!...

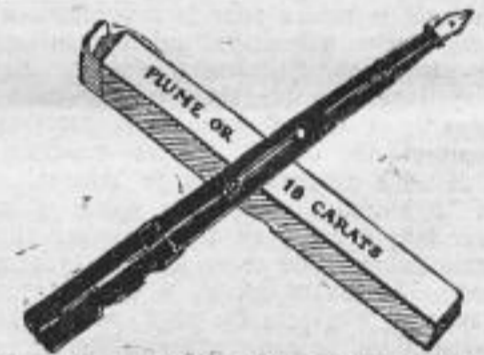
— Me voilà! maman. Maman... L'enfant a bondi sur le lit. Deux petits bras entourent la tête vacillante, des lèvres fraîches se posent sur les joues brûlantes.

Le matin, lorsque la servante, affolée d'avoir été trahie par la fatigue, se précipita vers le lit, elle trouva la vieille demoiselle et la Souris endormies paisiblement côte à côte.

## Les aventures de Fricot

RESUME DES SERIES PRECEDENTES

Savinien Caroubier est un jeune millionnaire qui, blasé de tout, promet une grosse fortune à celui qui lui fera éprouver une sensation inédite. Jules Fricot, alléché par l'offre de ce « collectionneur d'émotions », entre à son service dans ce but. Mais, après quelques tentatives, il s'aperçoit que rien ne peut émouvoir l'impossible Caroubier. Il décide d'emmener celui-ci en voyage, ainsi que la gouvernante Adolphine.



355. STYLO à remplissage automatique, système pratique, étanchéité absolue, plume or 18 carats, pointe iridium. Franco... 15. » Adresses commandes au Service commercial du « Petit Journal », APEO LE MONTANT.

# Les Diamants perdus

par René BIZET

CHAPITRE XI (suite)

Chez Rosendaal

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS FEUILLETONS

La jeune Elena, au moment de la mort de son grand-père, s'est débarrassée d'une bouteille contenant des diamants volés par ce dernier dans les mines du Cap. Puis, en compagnie de Peter Johanssen, un Scandinave qui lui est tout dévoué, elle s'est embarquée pour l'Europe. Elle rejoint à Rotterdam, en Hollande, une vieille parente, sa tante Anna. Parmi les personnes avec qui elle s'est liée se trouve un jeune artiste français, Paul Dollien.

Poussé par une femme, Nelly, Peter repart pour l'Afrique du Sud chercher les diamants perdus. Paul Dollien part avec eux. Là-bas, l'expédition s'organise en compagnie de deux nègres, Jim et Joé, et d'un surveillant, William Lewis.

— Vous y crèverez tous. Vous êtes déjà à demi fous. Vous, Lewis, vous n'en avez pas pour quinze jours.

— Lâche ! Lâche !

Les deux hommes étaient face à face et se lançaient des injures comme des gifles. A la fin, n'y tenant plus, Dollien se précipita sur l'Anglais qui le reçut dans ses bras, l'étreignit jusqu'à l'étouffer, le jeta sur le sol et lui martela du pied les côtes et les reins, jusqu'à ce que Nelly s'interposât et demandât grâce pour lui. Lewis se calma un peu. Mais l'incident avait surexcité les esprits. Une phrase maladroite eût dressé l'un contre l'autre ses êtres épuisés, et tandis que Dollien, à bout de forces, reprenait lentement ses sens, ses compagnons, un peu honteux du pugilat, délibéraient sur la nécessité d'aller, pendant quelques jours, retrouver à Yellow-River l'apaisement que réclamaient leurs nerfs.

— Nous ne faisons rien de bon ici, en ce moment, expliquait la jeune femme. Voyez que la moindre discussion dégénère en bataille, et que nous n'obtenons aucun résultat. Pourquoi nous obstiner, malades comme nous le sommes, dans des travaux inutiles, quand, après quelques journées de tranquillité, nous pourrions nous remettre à l'ouvrage avec une énergie nouvelle.

— C'est du temps perdu, faisait remarquer Lewis, nous toucherons peut-être le but plus tôt que nous ne le supposons. Il suffirait d'un léger effort.

Peter mit tout le monde d'accord en déclarant qu'on pourrait profiter du séjour à la ferme pour en examiner soigneusement les environs immédiats, mais que là, du moins, on mènerait pendant une semaine ou deux, une vie régulière qui rétablirait chez tous l'équilibre indispensable.

Après quoi, on soigna Dollien. On lui témoigna mille égards. Lewis, lui-même, s'ingénia à trouver quelques mots qui fissent oublier sa brutalité, et comme tous étaient à la joie, même Jim et Joe, qu'ils s'ébattaient en riant comme des enfants qui s'émerveillent que le jour ait chassé les cauchemars nocturnes, Paul ne manifesta point sa rancune et aida aux préparatifs de départ, sans troubler d'une protestation l'allégresse générale.

On fit le trajet en chantant. Chacun avait retrouvé son entrain de Johannesburg. C'était la délivrance, des vacances pour de grands écoliers dont ils se sentaient soudain la jeune ardeur. Ils bavardaient entre eux comme si rien, durant ces derniers jours, n'avait jamais troublé leur camaraderie, et chaque minute s'embellissait d'un projet ou d'un espoir.

Rosendaal les reçut avec sa bonne grâce coutumière. Peter, Nelly et Paul s'installèrent dans la chambre où Jacobus était mort. Lewis et les Cafres dans une pièce voisine des écuries et les trois premiers jours se passèrent en flâneries, en conversations, en promenades avec le fermier, en travaux domestiques qui les reposaient des heures terribles qu'ils avaient vécues.

Mais le quatrième jour, Lewis manifesta assez nerveusement son impatience de laisser ainsi passer le temps sans rien faire, et entreprit avec ses noirs d'explorer discrètement les alentours.

Personne ne se soucia de ses recherches. Le Norvégien oubliait même dans les délices du repos le drame d'autrefois; Paul dormait comme un animal fourbu pendant la plus grande partie de la journée, et Nelly s'amusait à fredonner des refrains qu'elle chantait à Rotterdam, et, bizarrement, dans ce milieu rustique, dansait et faisait du bruit, pour manifester sa joie puérile.

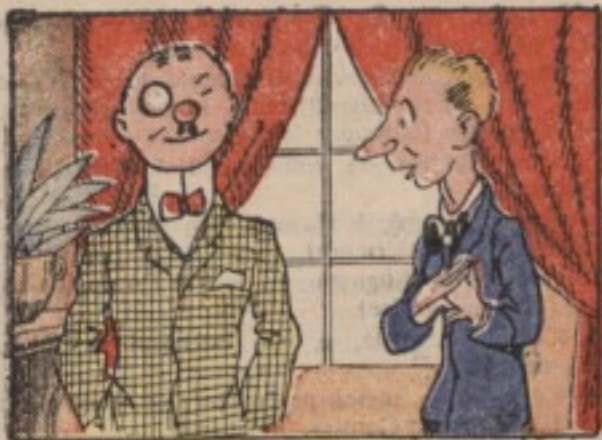
Et, comme pour mieux leur permettre de goûter de si doux loisirs, la chaleur s'était apaisée, des vents légers soufflaient des lointains montagneux une fraîcheur inattendue, et, sur l'herbe desséchée du veld, sur les marais sans eau, sur l'étendue quasi désertique des plaines, passait comme la traîne immense du printemps. Vraiment, on était enfin heureux de vivre.

Il y avait une semaine environ qu'ils étaient à Yellow-River quand, un soir, à table, Peter, Paul et Nelly s'étonnèrent de ne pas voir Lewis. Jim et Joe n'étaient pas non plus à la ferme. On ne les y avait pas vus depuis le matin. Le vérificateur s'était contenté de dire au Norvégien, en partant au travail, à l'aube, qu'il était sur une piste qu'il croyait bonne, et, non sans amertume, il avait ajouté que lui, du moins, n'oubliait pas, dans le repos, la tâche pour laquelle on l'avait

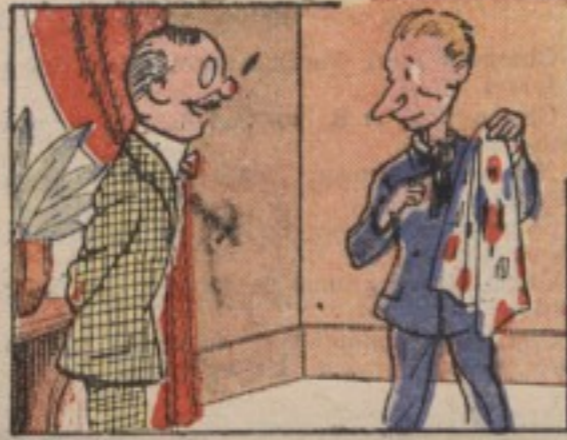
LE COLLECTIONNEUR  
D'ÉMOTIONS

# LES AVENTURES DE FRICOT

HISTOIRE A SUIVRE  
PAR JO VALLE



Stupéfait de voir Caroubier accepter si philosophiquement son empoisonnement, Fricot s'écria : — Décidément, patron, c'est à croire que vous avez mis une plaque de blindage sur votre sensibilité ! Rien ne vous émeut et je constate qu'il ne sera pas commode pour moi de vous donner le grand frisson ! Puisque,



le truc de l'empoisonnement par les champignons ne vous a pas mis les boyaux en zigzag, il va falloir que je trouve autre chose. Et Savinien éclata de rire quand Julot lui montra la serviette enduite de plusieurs couleurs au moyen de laquelle il lui avait mis sur le visage ces taches suspectes. Dans



le courant de l'après-midi, Caroubier sortit seul afin d'aller dans un établissement financier retirer les fonds dont il avait besoin pour entreprendre son long voyage. En son absence, Fricot so-tit à son tour et revint portant sous son bras, un paquet qui paraissait assez lourd. — Qu'est-ce que vous rapportez là,



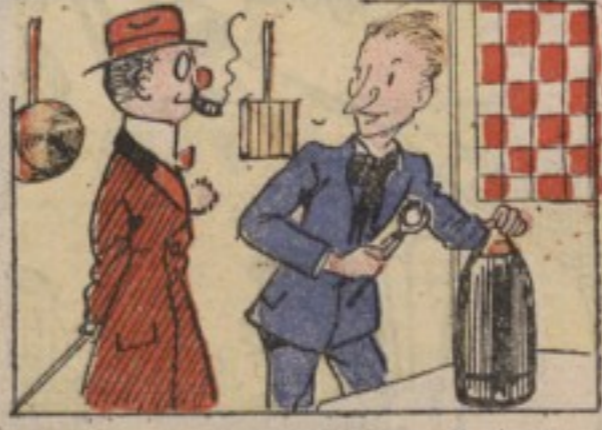
monsieur Fricot ? lui demandait Adolphine, dont la curiosité était le péché mignon. — Vous voyez, ricana-t-il, en retirant le papier enveloppant le paquet, c'est un obus allemand dont je veux faire cadeau au patron... Cependant, je vous préviens, n'y touchez pas, car il est chargé ! — Seigneur Jésus ! se lamentait



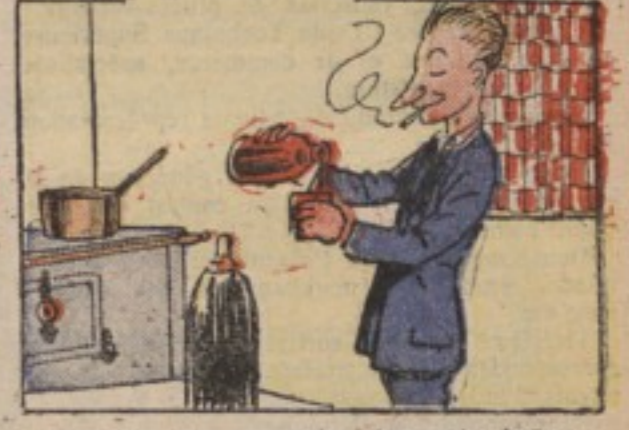
la gouvernante en joignant les mains, vous n'êtes pas un peu fou d'apporter ce dangereux projectile ici ? Vous avez donc juré de nous faire sauter ? Vous allez me faire le plaisir d'emporter cet engin ailleurs, et plus vite que ça... hein ? Vous m'avez compris, je ne veux pas dans ma cuisine !...



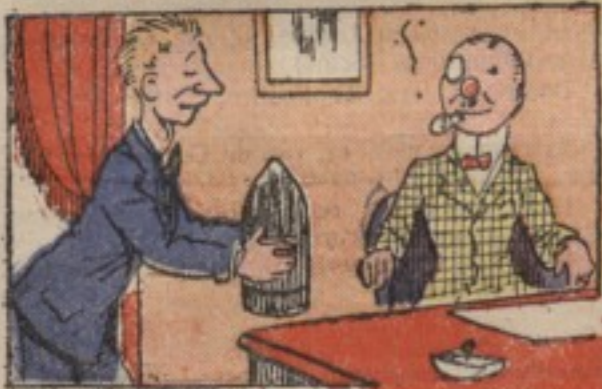
— Ne vous en faites pas, mam'selle Adolphine, plaisantait Julot qui avait entendu les pas de Caroubier dans l'entrée ? Le temps de dévisser mon projectile et je vous en débarasse. Pâte de terreur, la vieille fille venait de s'enfermer dans sa chambre, quand Savinien, pénétrant dans la cuisine, vit son se-



crétaire qui manipulait l'obus. Il demanda : — Que faites-vous là, mon ami ? — Vous voyez, patron ; je m'occupe à dévisser cet obus, que je vous offrirai ensuite comme presse-papier. — Merci de l'intention, mais c'est une besogne périlleuse que vous entreprenez-là ! — Je le sais ; aussi, je vous



demandai de vous retirer dans votre bureau. Lorsque Caroubier eut quitté la cuisine sans hâte, Julot alluma une cigarette, se versa un verre de vin et ricana : — Il est tout de même épatant, cet animal de patron ! Le sang-froid du goujon et celui du serpent se sont rien près du sien ! Il y a belle...



lurette que la fusée de cet obus est désamorcée, et le contenu de l'engin vidé, mais il ne pouvait pas le savoir... Ce n'est pas encore cette fois-ci que je réussirai à lui donner le grand frisson... Et il porta l'engin inoffensif sur le bureau de Caroubier en annonçant : Plus de danger ! Le soir, après...



dîner, Savinien sachant que sa gouvernante adorait le cinéma, mais n'osait y aller seule, lui annonça qu'ils seraient deux à l'accompagner. En sortant du spectacle, il dit à son secrétaire : — Je vous emmène souper. Vous qui êtes débrouillard, conduisez-nous ! Fricot, qui avait son idée, les guida vers un bouge



ayant une clientèle d'apaches et de malfaiteurs de toute catégorie. Ce repaire de bandits n'eut pas le pouvoir d'effrayer Savinien qui mangea de bon appétit la soupe à l'oignon, la saucisse et le fromage, arrosés d'un gros vin rouge qui composait le menu du souper. Mais Adolphine, n'osait...



pas lever le nez de dessus son assiette. Le souper terminé, et réglé, ils quittèrent le bouge pour rentrer à pied rue de l'Echaudé. Derrière eux, ils entendaient un bruit de pas assourdis. — Nous sommes suivis !... chuchota la gouvernante. Arrivée près d'un bec de gaz, elle se risqua à tourner la tête... (A suivre.)

embauché. Quand il fut dehors, on se moqua de lui pour tant de peines inutiles. Pourtant, cette fois, Peter proposa de l'appeler.

— Il ne doit pas être bien loin. Il n'a pas emporté de quoi camper, et ça n'est pas pendant la nuit qu'il peut espérer faire quelque chose.

Leur promenade habituelle aurait du moins une raison sérieuse. Il faisait lourd. Le temps était brusquement devenu humide. Avant de s'étendre sur leurs lits de sangle, les voyageurs aimaient à errer pendant quelques instants autour des barrières de la ferme.

Ils sortirent en devisant. Et quand ils eurent parcouru quelques centaines de mètres, sous le ciel qui se chargeait de grands nuages aux reflets roux, ils appelèrent : « Lewis ! Lewis ! »

Personne ne leur répondit. Paul siffla, les doigts à la bouche. Le Norvégien cria. L'obscurité venait très vite. Un orage menaçait. Il était temps de rentrer, et le vérificateur ne revenait pas. Ils en prenaient leur parti, après tout. Si Lewis s'obstinait, libre à lui, c'était son affaire ! La bouteille, ils en avaient la certitude, irraisonnée d'ailleurs, n'était pas si près de l'habitation de Rosendaal.

Ils regagnèrent leur chambre commune et jouèrent aux cartes comme ils avaient accoutumé de le faire chaque soir.

Dans le yeld, on eût dit que la terre tremblait. Un tonnerre lointain secouait les vitres de la fenêtre qui découpait un

rectangle d'ombre par instant éclairé de lueurs vertes. Ils étouffaient dans cette pièce et ne s'intéressaient que mollement au jeu. Cet orage inattendu mettait en chacun d'eux une inquiétude qui rayonnait comme la clarté lourde de cette mauvaise lampe qui jaunissait leur face tourmentée.

Soudain, ils entendirent qu'on courait dehors. La voix de Lewis, assourdi, commandait aux Cafres, sans doute : « Allez-vous-en ! ». Puis la porte de la ferme s'ouvrit. Il y eut une dispute. Les Cafres parlaient haut. Et, tout à coup, suivi des deux noirs, Lewis entra dans la chambre. Instinctivement, les trois compagnons se levèrent. Il y avait, dans cette arrivée, tant d'imprévu, presque tant de tragique, qu'ils demandèrent ensemble.

— Qu'avez-vous ?  
Lewis chancelait. Les yeux éclataient sur son visage blême. Il était sans coiffure, ses vêtements ruisselaient d'eau. Jim et Joe le considéraient avec effroi.

— Qu'avez-vous ? Parlez ! demanda Nelly en avançant une chaise.

Lewis s'assit, souffla bruyamment, regarda autour de lui, craignant, eût-on dit, que quelqu'un d'étranger l'écoutât.

— J'ai la bouteille, murmura-t-il.

Ce fut une minute de stupeur, un coup brutal de silence, comme s'il avait annoncé une mort. Et une seule question :

— Où est-elle ?

Il n'y répondit pas, d'abord. Il désigna d'un geste les Cafres :

— Chassez-les. Il faut les chasser, insista-t-il.

Mais les deux hommes étaient devant la fenêtre, menaçants comme des bêtes, prêts à tout.

— Laissez-les, Lewis. Il est inutile d'attirer l'attention des Rosendaal.

Lewis parut se résigner avec peine. Il serra les poings et ouvrit sa veste. Il tira, de dessous, une chose difforme, recouverte d'une croûte boueuse, qu'il prit dans ses deux mains, avec d'innombrables précautions, et qu'il déposa sur la table de jeu.

— Voici, dit-il.

Il ne la lâchait point, et lorsque Peter voulut toucher le trésor, Lewis le retira nerveusement et le serra contre sa poitrine avec une apreté rageuse d'enfant.

— Et les diamants ? interrogea Nelly, les diamants sont-ils dedans ?

Lewis sourit, mystérieux. Il éleva la bouteille devant son visage et la secoua.

— Tenez !

Personne ne perçut le moindre tintement. Seul, le vérificateur paraissait entendre quelque chose. Il continuait d'agiter doucement la bouteille et d'écouter, extasié, une musique qui l'enchantait. Ses trois compagnons se regardèrent.

Mais déjà ils n'avaient plus le sentiment réel de ce qui se passait. L'émotion de la découverte de Lewis, les tumultes mêlés de la pluie s'écroutant sur les toits de la ferme, du tonnerre fracassant la nuit, troublaient leur esprit. La présence obs-

dante des Cafres les oppressait comme une peur.

Pourtant, Lewis, lui, restait calme. Il reposa son trésor sur la table. Peter l'examinait curieusement, sans oser y porter la main. Il ne reconnaissait pas la bouteille avec l'inscription « Old Canadian whisky », dont quelques lettres étaient effacées. Mais il eût fallu le voir de près. Et le vérificateur ne l'eût point permis. Lewis s'approcha de la lampe ; sous la clarté vacillante, il taillada le bouchon qui obstruait le goulot, lentement, à petits coups de son couteau. Les bruits extérieurs n'existaient plus pour ces illuminés. Plus rien n'était que les mouvements précis de Lewis, le crissement de sa lame sur le liège, et ces tremblements du corps qui agitent les voyants quand l'image divine va paraître devant les yeux émerveillés. Paul avait pu jusqu'à ce moment garder son sang-froid. Mais il ne pouvait maintenant résister à l'élan de tous, vers cet objet poussiéreux : leurs efforts, tout le drame de leur destinée. Les Cafres eux-mêmes s'étaient avancés de quelques pas pour mieux voir.

La bouteille était débouchée. Lewis la pencha délicatement, l'agita et il en sortit d'abord de la terre.

Il y eut de la déception sur les visages : ils s'attendaient, sans savoir trop pourquoi, à contempler aussitôt des diamants. Ils s'imaginaient, naïvement, que leurs yeux seraient éblouis, comme leur âme. Et puis c'était de la terre. Peu à peu, la bouteille se vidait, la terre s'amoncelait

## La Femme au Foyer

### Professions féminines (suite)

Le commerce, à lui seul, offre aux femmes de nombreux débouchés, depuis les emplois modestes, accessibles à toutes, jusqu'aux fonctions importantes : directions de service, surveillances, représentations à l'étranger, etc., etc.

Beaucoup de femmes ont le sens des affaires. Leur activité trouve là un vaste champ de développement et plusieurs de leurs qualités naturelles (ordre, méthode, goût, adresse, amabilité...), une utilisation nécessaire pour réussir dans cette voie.

Cela ne suffit pas cependant. Il faut encore acquérir certaines connaissances qui, seules, permettent d'obtenir des situations vraiment avantageuses. Des écoles de commerce féminines ont été créées dans ce but. Telle l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

Voici le programme de ses cours : Législation commerciale française et étrangère, comptabilité, arithmétique commerciale et financière, étude des principaux produits naturels ou manufacturés qui sont l'objet d'un commerce quelconque, économie politique, géographie, droit, langues étrangères, rédaction de procès-verbaux.

Il existe encore l'Ecole Technique Supérieure de représentation et de commerce, spécialisée dans la représentation.

Ses cours comprennent, pour la représentation française :

Première section : Principes généraux de la représentation, signature d'un contrat ou prise d'une commande, etc.

Deuxième section : Présentation avec échantillons, étude des marchandises par catégories, etc.

Troisième section : sorties avec échantillons, correspondance commerciale. Avis de passage, envois d'ordre, rapports, etc.

Représentation à l'étranger. Etude des langues étrangères. Calcul mental et traduction de prix en monnaies étrangères, débouchés dans chaque pays, etc.

Enfin, il faut citer, pour les débutants n'ayant pas de diplôme, l'Ecole Commerciale de jeunes filles, où celles-ci sont reçues à partir de l'âge de 13 ans.

Les cours comprennent :  
L'enseignement général : Cours de langue française, d'histoire, de géographie, d'arithmétique, des notions d'algèbre, de géométrie, des cours de physique, de chimie, de morale, d'hygiène, d'économie domestique, de dessin, de coupe et de couture ;  
2° Enseignement commercial : Cours de commerce, de banque, d'assurance, d'adminis-

tration, de comptabilité, de tenue de livres, d'arithmétique et de correspondance commerciale, de droit commercial, d'économie politique, de calligraphie, de sténographie, de dactylographie.

Les cours d'anglais sont obligatoires, les autres langues sont facultatives. — M. PERNELLE.



### Nettoyage des flacons et bouteilles grasses

On emploie plusieurs produits : de la benzine ou de l'essence de térébenthine, de l'ammoniaque, du crotin de cheval (merveilleux), du carbonate de soude, des cendres du foyer, passées pour que le charbon ne raze pas le verre, des morceaux de papier gris et du sel de cuisine, du savon noir.

## ENTRE VIEUX AMIS



(Suite)

Chesneau Jules, Portillon, près Tours (Indre-et-Loire).

Champignou, 12 B., rue Sadi-Carnot, Etampes (Seine-et-Oise).

Chiroux, ingénieur, Magnac-Laval (Haute-Vienne).

Champeaux Gustave, Etables, par Neuville-en-Poitou (Vienne).

Canac Henri, avenue de Monnargues, Saint-Affrique (Aveyron).

Cret Jacques, propriétaire, au Vernay, par Caluire (Rhône), chemin des Mercières.

Mme Camus, Saint-Hilaire-de-Villefranche (Charente-Inférieure).

Calleux Charles, directeur de la Parfumerie Piver, usine de Bordeaux, 80, quai des Chartrons, Bordeaux (Gironde).

Coudon Marius, Bruguières, par Toulouse (Hte-Garonne).

Miss D.-Chette, vice-présidente de la Société littéraire « Les Muséistes », section girondine, à Verdels (Gironde).

Mme Charles, 23, rue Bouvet, Lorient (Morbihan).

Crevel Désiré, à Hayans, par Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure).

Charpentier Augustin, 19, rue de l'Alun, Etampes (Seine-et-Oise).

Cathala Auguste, 9, rue Bertrand de Goth, Bordeaux.

Colas René, ancien percepteur, 50, avenue de Sablé, Château-Gontier (Mayenne).

Cornie, Plailly (Oise).

Campain, conseiller général, Mesnibas, par Saint-Sauveur-Lendelin (Manche).

Chassaing Louis, villa du Tilleul, Briannon (Loire).

Dumonteil père, Palais des délégations financières et algériennes, Alger.

Devin L., 9, rue Pommier, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise).

Dejean Gabriel, Cambes (Gironde).

Vve Dubosque Elisa, rue Campan, Capbreton (Landes).

Durand, 11, rue Fléclier, Nîmes (Gard).

Mme Detraz Jeanne, Bachelard-Douvaine (Haute-Savoie).

Duculty Fleury, chef mécanicien, villa Clémence, rue Jeannette, L'Estaque-Plage (Bouches-du-Rhône).

Mme Ducellier, 115, rue Basse, Caen (Calvados).

Mme Dallemagne Antoine, Soulaïnes-Dhuys.

Denat J., 5, rue de la République, Pamiers (Ariège).

Dorlin, 30, rue Grande-Montagne, Nemours (Seine-et-Marne).

Dauphin Eugène, 3, rue Bicoquet, Caen (Calvados).

Le commandant Dezille, 9, rue La Bruyère, Grand-Montrouge (Seine).

Doutriaux, 112, Fontinettes, Calais (Pas-de-Calais).

Eymann Jacques, 13, rue du Général-Vendenberg, Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin).

Eloy Joseph, 42, rue Callin, Caudebec-les-Elbeuf (Seine-Inférieure).

Ernst H., villa Georgie, 9, rue Richelieu, Pau (Basses-Pyrénées).

## CURIEUSE COINCIDENCE



— Oh! m'ont les melons aussi qu'ont des chapeaux cloches!

en un petit tas sur la table. Lewis donnait des coups avec la paume de sa main, sur le fond pour qu'il n'en restât point. Quand ce fut fini, il remit la bouteille droite, puis recula sa chaise et, sur l'angoisse déçue, sur la désillusion tragique des autres, son rire éclata, sonore, irritant, auquel répondit le rire méchant des Cafres. Peter se dressa indigné.

— Vous vous moquez de nous ! ou vous nous volez !

Lewis haussa les épaules. Il avait vite repris son air grave.

— De quoi vous plaignez-vous ? Ce sont les diamants.

Lewis enleva le vêtement mouillé qu'il avait gardé sur lui jusqu'alors, mit les mains dans ses poches, marcha de long en large dans la pièce, et sur le ton le plus naturel et le plus apaisé, expliqua :

— Je ne comprends pas votre étonnement. Vous avez devant vous la bouteille de whisky que nous cherchions, et les diamants, tous les diamants, une fortune formidable, plus extraordinaire encore que vous ne le supposez. Et vous ne me demandez même pas comment je l'ai découverte ! Vous ne me remerciez même pas ! Vous me soupçonnez, vous, Peter ! Nelly me supplie, et Paul ne dit rien ! C'était bien la peine. J'aurais dû tout garder pour moi.

Il s'exprimait d'une voix un peu basse, mais avec un accent si péremptoire qu'aucun de ses auditeurs n'osait répliquer.

— Je me doutais, continua-t-il, que la bouteille était tout près d'ici. J'ai fouillé dans un petit canal. L'orage avait creusé la terre. J'ai senti sous ma main, tout à coup, quelque chose qui résistait. C'était elle. Elle était à cinq cents mètres de la maison ! Et toute lourde, toute pleine. Regardez-la.

Il revint sur la table. Il plongea ses mains dans le tas de terre accumulée : il la remuait, il la serrait entre ses paumes,

la laissait couler entre ses doigts comme du sable, la tâta, la caressait avec une tendresse de connaisseur, une volupté d'avare qui se réjouit de la vue de sa richesse, plus que de sa possession. Son regard avait une douceur amoureuse ; ses traits s'épanouissaient aux reflets invisibles des pierreries qu'il imaginait.

— Mais c'est de la terre, insinua Paul.

— De la terre ! pauvre garçon ! Oui, de la terre, répétait Lewis, sourdement, avec pitié, mais de la terre bleue ! Que discutez-vous ? C'est à moi, vérificateur de tous les diamants du monde, à moi, Lewis, contrôleur après Dieu des trésors de l'Univers, c'est à moi que vous voulez apprendre à reconnaître la terre bleue, de la terre vulgaire. Mais approchez-vous donc ! Chaque grain vaut des millions. Tenez, l'eter, touchez là ! Tâtez, goûtez même. Car elle a un goût.

Il en prit, en même temps qu'il disait, une pincée et la mit dans sa bouche, la mâchant comme une gourmandise, avec une expression de béatitude infinie.

— Le goût du diamant ! Elle l'a, elle l'a ! Il levait les bras au ciel et bondit sur le Norvégien :

— Goûtez, vous dis-je.

Il lui barbouillait la face sauvagement, de cette poussière sèche, tout en souriant de bonheur. Puis, quand un éclair, à la fenêtre, sembla crever les vitres d'un coup de poing, que Jim et Joe sursautèrent d'effroi, malgré eux, il hurla longuement, tristement, tel un chien à la lune. Il était fou.

Il était fou, et cette folie imposait à tous ses extravagances. Ni les Cafres, ni ses compagnons ne protestèrent contre sa brutalité. Ils écoutèrent ses paroles sans suite, ses divagations de prophète ivre, et la chambre suait la démente, comme un cabaret de port sue l'alcool.

Peter ne croyait pas que ce fût la bouteille ; Nelly savait que cette terre ne pouvait pas être le trésor. Jeté dans le veld par Elena, Paul se rendait compte que Lewis n'avait plus sa raison, mais on eût dit que les murs et le plafond de la pièce les écrasaient les uns et les autres sur leur chaise, sans qu'ils pussent bouger, se délivrer d'un bond de la contrainte physique qui les enchaînait, immobiles, hébétés.

La nuit, l'orage, les souvenirs complices enfermés là coalisaient leurs mystères pour que, sous leurs yeux hallucinés, la table fût semée de cailloux brillants, comme si un morceau du ciel s'y étalait avec ses étoiles.

— Ainsi, vaticinait Lewis, la terre bleue rend à l'homme ce que l'homme lui donna ! Toutes les fatigues sont payées ! Retirez vos mains, Nelly. Tous les crimes sont pardonnés. Un petit caillou, sous sa dure enveloppe, porte toute la lumière du ciel. Il est le soleil des jours, la lune des nuits. Levez-vous tous les deux, écarter vos doigts. Bien, continuez, au travail ! Il est la puissance et la domination. Vous le voyez d'abord humble comme un Sauveur, vous le verrez demain, rayonnant comme un Dieu ! A genoux, mes frères, et prions.

Il divaguait, mêlant à son vocabulaire religieux des mots de métier, à la fois soupçonneux et lyrique, regardant par instant autour de lui, comme s'il redoutait qu'on l'étranglât. Il était au temple et dans sa chiourme de la mine. Le tonnerre exaltait ses pensées, et l'excitait jusqu'à la frénésie. Nul ne disait mot, les Cafres avaient repris leur attitude énigmatique.

L'orage multipliait au dehors ses éclairs bleus. On eût cru, tant ils se succédaient rapidement, qu'une aurore surnaturelle se levait à l'horizon.

— Eteignez cette chandelle ! ordonna

Lewis, elle fume, elle nous empêche de les voir briller.

Et comme personne ne bougeait, d'un revers de main il renversa la lampe dont la clarté agonisa sur le sol, comme l'intelligence s'éteint dans les cerveaux en petites lueurs haletantes.

Et brusquement, dans ces ténèbres, ce fut la ruée, une bataille silencieuse, âpre, ignoble, où l'on se griffait et se mordait. Jim et Joë s'étaient précipités en avant les premiers et avaient donné le signal de la lutte. Paul, instinctivement, s'était reculé dans un coin de la pièce, et là, peu à peu, reprenait conscience de soi.

Il écoutait ce combat, les souffles rauques, les gémissements, les bruits à peine perceptibles, des coups échangés, ce tumulte assourdi d'une mêlée d'hommes qui concentraient toute leur force pour se mieux tuer. Un zigzag lumineux, et il devinait des yeux, une bouche, un poing crispé, une blancheur d'étoffe, des fragments d'êtres, comme si un géant se débattait à terre, dans les liens trop serrés.

Et, de nouveau, c'était la nuit, ses rumeurs tragiques, ses cauchemars.

Il n'eut plus qu'une idée, abandonner ces fous, et fuir, fuir n'importe où, n'importe comment mais s'évader de cette geôle. Il ne réfléchissait pas aux conséquences, l'image d'Elena ne lui apparut même point. Il sentait que s'il restait là, il allait, lui aussi, se mêler à cette bataille et qu'il fallait qu'il se sauvât avant que le vertige ne le jetât au milieu de ces déments.

Lewis poussait des grognements. Peter, aux prises avec les Cafres, heurtait la table qui se renversa, et tous se vautraient sur la terre maintenant éparpillée, comme des bêtes.

(A suivre)

René Bizet.

Estève Cyprien, rue Droite, Caylus (Tarn-et-Garonne).  
 Fabien A., 27, rue Lebrun, Cherbourg (Manche).  
 Ferrère A., adjoint au maire, Pont-de-Vaux (Ain).  
 Frugier Léon, coiffeur, Cornas (Ardèche).  
 Fayolle L., pharmacien, Aigueperse (Puy-de-Dôme).  
 Faulan Joseph, 65, rue Buisson, Aniche (Nord).  
 Fourmaux-Duflos Auguste, 7, rue Saint-Maurice, Arras (Pas-de-Calais).  
 Foucault Eugène, impasse de la Pépinière, La Rochelle (Charente-Inférieure).  
 Mme Flynn-Segard Pierre, 69, boulevard Gambetta, Tourcoing (Nord).  
 Fourquaux H., chef de bureau à la mairie, 1, rue de Laborde, Auxerre (Yonne).  
 Fines Fils Paul, quincaillerie, Saverdun (Ariège).  
 Mme Frappier Camille, Leoville (Charente-Inférieure).  
 Giron-Bourdalois, 3, place du Pélican, Angers (Maine-et-Loire).  
 Giffey Louis, à Comboing, par Jussey (Haute-Saône).

Guilbaud Ferdinand, 28 B, rue Villeneuve, La Rochelle.  
 Gauthier Ch., à Villebadin, par Exmes (Orne).  
 Gilbert A., 7, rue Théodore-Honoré, Nogent-sur-Marne (Seine).  
 Gondouin Alexandre, à Varrains, par Saumur (Maine-et-Loire).  
 Gerard, 49, rue Partonneaux, Romilly-sur-Seine (Aube).  
 Guesdon A., greffier honoraire, Sainte-Honorine-du-Pay (Calvados).  
 Mme Gencé-Corriez, au Chalet, porte d'En-Haut, Saint-Riquier (Somme).  
 Geoffroy Léonce, draperies, Aunac (Charente).  
 Mme Gaudin veuve, 3, rue du Maréchal-Joffre, Houilles (Seine-et-Oise).  
 Garenaud, maire à Sanghen, par Liéques (Pas-de-Calais).  
 Gelas L., épicerie-mercerie, Anjou (Isère).  
 Grandel Charles, 42, rue Inkermann, Lille (Nord).  
 Geniquet, 2, place du Perron, Lyon (Rhône).  
 Mme Garnier-Mercier, Fraisans (Jura).  
 Guillou Maurice, épicerie à Javrezac, près Cognac (Charente).  
 Gentillon Emile, rue Lesdiguières, Grenoble (Isère).  
 Goossens Emile, camp de Giblou, Anor (Nord).  
 Mme Gontier, 24, boulevard Gallieni, Argenteuil (Seine-et-Oise).  
 Guinaudeau A., 15, rue de l'Abattoir, Cholet (Maine-et-Loire).  
 Graudon François, cantonnier ville, boulevard Férévoux, villa Jeannette, Bonneveine, Marseille (Bouches-du-Rhône).  
 Grandgerard, 15, rue des Brasseurs, Remiremont (Vosges).  
 Granet Paul, Hôtel des Pyrénées, 21, avenue des Cygnes, Vichy (Allier).  
 Gillet Albert, imprimeur typographe, boulevard Claude-Lorrain, Dax (Landes).  
 Gouzou J.-B., chef de bureau principal honoraire des Chemins de fer de l'Etat, 2, rue Saint-Roch, Dinant (Belgique).  
 Guibruncet Emile, 9, rue Bretonnière, Le Mans (Sarthe).  
 Mme Vve Granger-Bernard, 5, rue des Loges, Fontenay-le-Comte (Vendée).  
 Guillerand, sellier bourrellier, La Chapelle-St-André (Nièvre).  
 Grimar, 73, boulevard Voltaire, Paris.

Grincourt Marcel, Sainte-Marie-Kerque (Pas-de-Calais).  
 Gousseault, chef de bataillon, 99<sup>e</sup> Infanterie, 7, quai des Etroits, Lyon.  
 (A suivre.)

Si vous êtes agriculteur ou éleveur,  
 Si vous avez un jardin,  
 une basse-cour, un clapier, un rucher, etc...  
 Si vous avez une vigne,  
 Si vous faites du cidre,  
 Si vous pêchez ou chassez,  
 Si vous êtes embarrassé pour entretenir votre maison,

**Le Petit Journal Agricole**

EST VOTRE CONSEILLER  
 — TOUT DESIGNE —

Demandez un numéro spécimen gratuit  
 61, rue Lafayette, à PARIS.

**UN MAL DE GRAND SEIGNEUR**

Un vieux dicton prétend que la migraine est un mal de grand seigneur parce qu'on ne peut pas l'avoir plus haut. Si flatte que l'on puisse être d'avoir quelque point de ressemblance avec un grand seigneur, mieux vaut, en la circonstance, n'en pas avoir. La migraine est bien, en effet, une des affections les plus douloureuses. Mais la migraine est généralement une conséquence et non pas une cause. Il faut chercher la cause, soit dans un état anémique, soit dans un affaiblissement du système nerveux, ou bien dans un mauvais fonctionnement organique.



M. Charles DHERBECOURT  
 (Cl. Aubertin.)

Dans l'un ou l'autre cas, l'usage des Pilules Pink ne peut donner que les meilleurs résultats. Les Pilules Pink, en effet, dissipent l'état d'anémie en provoquant une augmentation considérable du nombre des globules rouges du sang. Elles permettent, en outre, de surmonter la dépression nerveuse en raison de l'action tonique qu'elles exercent directement sur le système nerveux. Enfin, elles stimulent, activement, les fonctions de l'organisme. Un témoignage de l'efficacité des Pilules Pink se trouve dans la récente déclaration de M. Charles Dherbecourt, 49, rue de la Gare, à Thun-l'Evêque, par Iwuy (Nord):

« C'est avec plaisir que je porte à votre connaissance que depuis que je fais usage des Pilules Pink, les maux de tête que je ressentais se sont dissipés et que j'ai bien surmonté l'état de faiblesse dans lequel je me trouvais. »

Les Pilules Pink sont un puissant remède contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, l'affaiblissement général, les troubles de la croissance et du retour d'âge, les maux d'estomac, maux de tête, épuisement nerveux.

En vente dans toutes les pharmacies. Dépôt: Pharm. P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 4 fr. 50 la boîte, 24 fr. les 6 boîtes, plus 0 fr. 60 de timbre-taxe par boîte.

**Epilepsie MALADIES NERVEUSES**  
 Amélioration progressive et guérison  
**SOLUTION LAROTENNE**  
 50 ans  
 PH<sup>o</sup> DUREL, 7, B<sup>o</sup> Denain, Paris

**Voilà**

UN NOUVEAU CHAPEAU DE PAILLE POUR 1<sup>er</sup> 50

Une transformation complète en quelques minutes du chapeau le plus vieux ou le plus sale avec

**STROBIN**

Facile à employer Succès assuré

EN VENTE CHEZ TOUS LES DROGUISTES, COULEURS, PHARMACIENS, HERBORISTES.

**UN JOLI TEINT A 40 ANS**



En employant simplement de la crème fraîche et de l'huile d'olive, toute femme peut obtenir et conserver une peau douce, lisse et jolie. La Crème Tokalon contient ces ingrédients précieux pour rajeunir et reconstituer les tissus, scientifiquement prédigérés et dosés. C'est le meilleur aliment connu pour la peau et les tissus. La Crème Tokalon ramène la jeunesse aux visages tirés et fatigués, rend les joues fermes, fraîches et roses et contribue à prévenir les rides à mesure que les années s'écoulent. En vente dans toutes les bonnes maisons.

**VASELINE GOMENOLÉE PREVET**  
 du Laboratoire du Gomenol  
 Produit inimitable  
 Le Tube 1<sup>er</sup> 75 - Exigez la marque PREVET  
 Dans toutes les bonnes Pharmacies et au Laboratoire du GOMENOL - 17, Rue Ambroise Thomas, PARIS (9<sup>e</sup>)  
 S.G. PARIS 113 150

Pour réussir en tout dans la vie, j'indique dans le livre envoyé gratis: COMMENT ON REUSSIT, POURQUOI ON ECHOUÉ; le moyen que chacun doit employer pour développer ses facultés; Dominer, soumettre qui on veut à sa volonté; Se faire aimer, fasciner, enjoler, se guérir; Se créer une vie indépendante chez soi, par des travaux lucratifs.  
 Ecr. FLAMBARD, rue de Châteaudun, LILLE.

Il est impossible qu'une femme soit habillée avec goût si elle ignore...

**La Mode**

En vente partout: 0 fr. 50

LISEZ TOUS  
 LE PETIT JOURNAL AGRICOLE (40 cent.)

**POUR UN FRANC**

VOUS POUVEZ RIRE FOLLEMENT ET FAIRE RIRE: EN SOCIÉTÉ, A LA NOCE, AU BAL, A LA FÊTE, EN TOUTES RÉUNIONS, ETC.

Demandez à la Maison "LE RECORD DU RIRE", 9, Boulevard Saint-Martin, PARIS (2<sup>e</sup>) (Confiance absolue). SON NOUVEAU ET MAGNIFIQUE CATALOGUE ILLUSTRÉ 1928, 148 pages grand format, 400 gravures drôles, comprennent les dernières CREATIONS de: Farces décapitantes, Attrapes, Surprises pour fêtes réjouissantes. Tous de cartes, Physique amusante, Chansons et Monologues anciens et nouveaux (10.000 titres), Musique, Hypnotisme pratique (résultats garantis), Prestidigitation, Harmonicas, Lampes électriques perpétuelles, AMUSEMENTS DE TOUTES SORTES, sciences occultes, Librairie ultra-comique et spéciale. Pour apprendre seul toutes les danses, Art de se faire aimer. Secrets pour gagner de l'argent dans toutes les professions. Sports, Jeux, Pouvoir de la volonté (assurant la réussite en tout). Accessoires divers: Barbés, Perruques, Masques, NOUVEAUTES SENSATIONNELLES: le VERRE BAVEUR, escro fantastique, impossible de boire dans ce verre sans BAYER; COURS DE DOMINATION HYPNOTIQUE permet à QUICONQUE de SUGGESTIONNER, etc., etc. Notre TARIF constitue le PLUS IMPORTANTE COLLECTION du monde en ARTICLES ULTRA-COMIQUES. Il doit se trouver entre TOUTES les mains.

**VARICES**

Si vous souffrez de varices, ne vous contentez pas de la compression. Nos irréguliers des bandes diverses offertes dans la commerce. Portez un Bas élastique perfectionné fait pour vous et tissé sur vos mesures par V. A. CLAVERIE, Fabricant 234, boulevard Saint-Martin, Paris. Lire l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratis sur demande, avec feuilles de mesures.

**BUSTE**  
 idéal, seins développés, reconstitués, raffermis, embellis par les  
**Pilules Orientales**

Seul produit qui assure à la femme une poitrine parfaite sans nuire à la santé. Le flacon avec notice, 15.90 francs contre mandat. S'adresser à J. RATHÉ, pharmacien, 45, rue de Valenciennes, PARIS. Genève, pl<sup>o</sup> A. Jundé; Bruxelles, pl<sup>o</sup> St-Michel.

**POUR ETRE EPATANT à la Noce à la Fête**  
 S'AMUSER, RIRE et FAIRE RIRE  
 PASSER GAÏMENT SOIRÉES D'HIVER  
 la 3<sup>e</sup> de la Gaîté F<sup>o</sup> 88, Rue St-Benoit, Paris-10<sup>e</sup>  
 envoie contre 1 fr. NOUVEL ALBUM  
 (200 pages avec gravures comiques)  
 DE QUOI RIRE DES MOIS  
 Farces, Physique, Amusements de toutes sortes, L'Hypnotisme à la portée de tous  
 Proposais, Art de plaire, Magnétisme  
 POUR APPRENDRE SEUL TOUTES LES DANSES.  
 Secrets d'atelier, trucs et tours de mains de 1<sup>er</sup> métiers. Défendez vos intérêts par la loi, Se créer une position ou l'améliorer. Secrets de Beauté, Chansons et Monologues Théâtraux. Théâtre spectacle Accordeons, Harmonicas, Flûtes. Méthode pour apprendre seul TRAVESTIS, COTILLON, L'ARROUS DE FÊTE. R. L. Paris 9857

Sans Effort de Volonté et Sans aucun médicament

**la Timidité**

peut maintenant être vaincue en 8 jours par un système absolument inédit et radical.

L'exposé de ce système a fait l'objet d'un très intéressant ouvrage illustré, qui est envoyé gratuitement à nos lecteurs (jointé seulement 0.50 pour frais d'envoi sous pli fermé). Tous ceux qui souffrent d'être timides doivent demander de suite l'ouvrage du Prof. M. F. M. dont il ne reste qu'un nombre limité d'exemplaires. — Ecrire au D<sup>r</sup> de la Fondation Renouan, 12, rue de Crimée, Paris.

**L'ENNUI c'est LA MORT!**  
**POUR RIRE et FAIRE RIRE**

Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Dîners et pour Noce - Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues, Pièces de Comédie pour Salon, Farces et Sociétés - Librairie Amusante, Agréable et Médicale, Livres utiles et de Jeux, Magie, Magie blanche, Hypnotisme, etc.

Envoi contre 1 fr. en timbres

**H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris-5<sup>e</sup>**  
**MAISON FONDÉE en 1808**  
 R. C. 1288 Seine

Si vous souffrez de l'Estomac la

**MAGNESIE BISMURÉE**

vous apportera un soulagement immédiat

Remboursement garanti en cas de non succès. Toutes pharmacies.

Une bonne habitude

Tout le monde boit des

**Lithinés du D<sup>r</sup> Gustin**

Parce qu'ils améliorent la santé  
 Parce qu'ils préviennent la maladie  
 Parce qu'ils dissolvent l'acide urique  
 Parce qu'ils favorisent la digestion  
 Parce qu'ils sont agréables au goût  
 Parce qu'ils ne troublent pas le vin  
 Parce qu'ils sont à la portée de tous

Les « Lithinés du Docteur Gustin » ne se vendent que dans les pharmacies.

**CYCLES AMERICANT**  
 Maison de confiance  
 13, Av. des Moulins, PARIS-BELLANCOURT  
 Catalogue franco. PRIX de GROS aux Intermédiaires

Le Gérant: E. Turand  
 Imprimerie du Petit Journal, 61, rue Lafayette.

PARAISSANT  
LE DIMANCHE  
36<sup>e</sup> Année - N° 1792  
On s'abonne dans tous  
les bureaux de poste  
Les Manuscrits ne sont  
pas rendus

# LE PETIT JOURNAL

ABONNEMENTS  
Trois mois Six mois Un an  
FRANCE & COLONIES  
4 fr. 7 fr. 50 14 fr.  
UNION POSTALE  
6 fr. 12 fr. 22 fr.

## ILLUSTRÉ



A LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICES : L'HERCULE N'EST PAS COMMODE